UNIV. OF ARIZONA
PQ2625.A93 T7 mn
Mauriac, Francois/Trois recits
3 9001 03917 1197

TROIS RÉCITS

PAR

FRANÇOIS MAURIAC

LES CAHIERS VERTS
mil neuf cent vingt-neuf

Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
No Sponsor

https://archive.org/details/troisrecits0000fran

TROIS RÉCITS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

ROMANS

CHEZ BERNARD GRASSET :

L'Enfant chargé de chaînes.
La Robe Prétexte.
Le Baiser aux Lépreux.
Le Fleuve de Feu.
Genitrix.
Le Désert de l'Amour.
Thérèse Desqueyroux.
Destins.

CHEZ FLAMMARION :

La Chair et le Sang.
Préséances.

NOUVELLES

Un Homme de Lettres (Lapina), épuisé.
Coups de couteau (Trémois), épuisé.
Le Démon de la Connaissance (Trémois), épuisé.

POÈMES

Les Mains jointes (Edit. du Temps Présent), épuisé.
L'Adieu à l'adolescence (Stock), épuisé.
Orages (La Sphère), épuisé.

ESSAIS ET CRITIQUES

Le jeune homme (Hachette).
La Province (Hachette).
Petits essais de Psychologie religieuse (Société litt. de France), épuisé.
La Vie et la Mort d'un Poète (Bloud).
La Rencontre avec Pascal, épuisé.
Le Tourment de Jacques Rivière, épuisé.
Proust (Marcelle Lesage), épuisé.
Vie de Racine (Plon et Cie).
Supplément au Traité de la Concupiscence (le Trianon), épuisé.
Mes plus lointains Souvenirs (Hazan), épuisé.
Dieu et Mammon (le Capitole).

« *LES CAHIERS VERTS* »
PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE DANIEL HALÉVY
10

TROIS RÉCITS

PAR

FRANÇOIS MAURIAC

PARIS
BERNARD GRASSET
61, RUE DES SAINTS-PÈRES

Exemplaire Alfa 3,089

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by Bernard Grasset, 1929.

PRÉFACE

A peine avons-nous fini d'écrire le dernier chapitre d'un roman, que l'ouvrage paraît, tiède encore de notre chaleur, chargé de nos goûts, de nos inclinations du moment, — si mal dégagé de nous-même qu'il ne faut pas confondre avec la vanité notre impatience à souffrir les critiques ; car c'est un peu de notre chair vivante que nous avons livrée.

Aussi un auteur curieux de lui-même trouve-t-il plus de profit à réunir en volume des nouvelles écrites depuis assez de temps et publiées déjà par divers magazines. D'une lave qui fut brûlante, il

détache ces blocs durcis, les mesure, les soupèse et les juge. Sans doute il s'y retrouve : même après beaucoup d'années, nous reconnaissons toujours la moindre phrase sortie de nous, fût-elle extraite d'un ouvrage ou d'un article dont nous avons perdu le souvenir. Aucune ligne qui ne soit frappée à l'effigie de son auteur, — mais aussi qui ne porte un millésime : nous y reconnaissons notre visage, mais notre visage d'une certaine année, notre cœur à un moment précis de son drame.

Pour l'histoire de notre vie intérieure, le roman que parfois nous donnons à une revue avant même qu'il soit achevé, ne constitue donc pas un témoignage plus exact que telle nouvelle depuis longtemps écrite ; et que nous avons peine à le juger, de sang-froid ! Son unique avantage sur la nouvelle est de fixer la limite de la plus récente marée (j'aime cette

image du flux et du reflux autour d'un roc central — passion ou croyance — qui exprime à la fois l'unité de la personne humaine, ses changements, ses retours et ses remous).

Il est rare que les grandes lignes de notre univers intérieur se révèlent à nous dès la jeunesse, et c'est la joie du milieu de la vie que de voir se dégager notre personne enfin achevée, ce monde dont chacun de nous est le créateur ; ou plus exactement l'organisateur. Car nous nous sommes servis d'éléments divers : les uns furent imposés par l'hérédité, par l'éducation, par le milieu, mais les autres sont nés du vouloir et du désir. Et sans doute il arrive que ce monde achevé se modifie encore. Des tempêtes, des raz-de-marée parfois en altèrent l'aspect. La passion humaine, la grâce divine interviennent :

des incendies qui dévastent, des cendres qui fécondent. Mais après l'apaisement, les contours des montagnes réapparaissent, les mêmes vallées s'emplissent d'ombre, et les mers ne franchissent plus les bornes assignées.

Pour cette auto-création, tout sert à l'homme, qu'il travaille en union avec la Grâce ou dans l'ignorance de la Grâce. Nous ne croyons pas que dans son remarquable ouvrage De la Personnalité, *M. Ramon Fernandez, qui se souvient de Nietzsche, ait raison d'écrire que le défaut du christianisme est de distinguer le bien du mal : « Distinction, dit-il, qui a empê-« ché beaucoup d'hommes de bonne volonté « d'augmenter le bien en transformant le « mal... » Au vrai, la Grâce détruit bien moins qu'elle n'utilise les obstacles qu'elle rencontre dans une âme. La vie des saints abonde en exemples singuliers de ces transmutations : on trouve parfois, à la*

source d'une vie chrétienne merveilleusement pure et féconde, un vice jugulé. Une conversion ressemble au miracle de Cana : l'eau est changée en vin, mais il fallait l'eau naturelle pour qu'apparût le vin précieux. Dans l'acte de se créer, ou plutôt de s'harmoniser soi-même, l'opposition entre chrétiens et non-croyants ne porte donc pas sur le pouvoir d'utiliser ce qui est donné, mais sur la présence ou l'absence d'un modèle : M. Ramon Fernandez se glorifie de n'obéir à aucun modèle : « mais par des actes successifs, « il compose une vie qui peut-être un « jour et pour les autres fera « tableau. » Le chrétien, lui, sait d'avance quels traits adorables il souhaite que le tableau rappelle. La vie de Néron qui « fait tableau », est-elle, selon M. Ramon Fernandez, réussie ?

Le « bien » n'est pas une notion, un concept, il fait partie de nous-mêmes, il

entre dans la composition de ce monde intérieur que nous voulons organiser et que M. Ramon Fernandez nous invite à soumettre aux risques de l'expérience. Proust, entre tous les écrivains de ce temps, le moins soucieux de morale, l'a reconnu dans un passage fameux de La Prisonnière : « *Tout se passe dans notre* « *vie, dit-il, comme si nous y entrions* « *avec le faix d'obligations contractées* « *dans une vie antérieure ; il n'y a aucune* « *raison dans nos conditions de vie sur* « *cette terre pour que nous nous croyions* « *obligés à faire le bien, à être délicat...* « *Toutes ces obligations qui n'ont pas* « *leur sanction dans la vie présente sem-* « *blent appartenir à un monde différent,* « *fondé sur la bonté, le scrupule, le sacri-* « *fice, un monde entièrement différent de* « *celui-ci, et dont nous sortons pour naître* « *à cette terre, avant peut-être d'y retour-* « *ner revivre sous l'empire de ces lois*

« *inconnues auxquelles nous avons obéi* « *parce que nous en portions l'enseigne-* « *ment en nous, sans savoir qui les y avait* « *tracées...* » *Ces lois, Proust va jusqu'à dire qu'elles ne sont invisibles que pour les sots. Nous appartient-il de n'en pas tenir compte dans l'œuvre de notre personnalité? Du seul point de vue humain, cette méconnaissance n'est-elle plus périlleuse que la distinction du bien et du mal que M. Fernandez déteste dans le Christianisme? Si chaque destinée, selon le pressentiment de Proust, a une direction, un but, n'est-ce donc un terrible jeu que de l'en détourner sans plus d'examen?* « Y va-t-il de l'honneur? Y va-t-il de « la vie? — il y va de bien plus! »

Or, des brèves histoires réunies dans ce volume, les deux premières ne révèlent à première vue aucune préoccupation mo-

rale. Sans doute furent-elles écrites alors que jugé sans indulgence par la critique catholique, je crus résoudre les difficultés de mon état en m'appliquant à peindre la vie telle que je la voyais, et à inventer les créatures qui spontanément naissaient de mon expérience. Rien ne m'était plus que les êtres suscités en moi par l'observation des autres hommes et par la connaissance de mes propres passions. Ainsi me flattais-je de peindre un monde en révolte contre le Tribunal de la conscience, un monde misérable, vidé de la Grâce, et, sans rien aliéner de ma liberté d'écrivain, d'atteindre à une apologie indirecte du christianisme. Impossible, me disais-je, de reproduire le monde moderne tel qu'il existe, sans qu'apparaisse une sainte loi violée.

Et de fait, la première de ces nouvelles Coups de Couteau, *que j'ai cru écrire, voici trois années, sans aucun souci immé-*

diat de religion, à la relire de plus près aujourd'hui, me semble toute pénétrée de métaphysique. Au mari qui torture sa femme par le récit des souffrances qu'une autre femme lui fait subir, ai-je à mon insu communiqué une inquiétude religieuse? Ou bien le sentiment amoureux est-il, par nature, excessif, démesuré, sans proportion avec son objet? La passion de mon héros participe-t-elle de cette avidité chrétienne que développent dans l'être humain la recherche, la poursuite du divin, enfin l'état d'union avec Dieu? Doit-il à mon hérédité cette fringale d'absolu? Ou bien la souffrance est-elle inhérente à tout amour, — que celui qui l'éprouve soit ou non métaphysicien?

La lecture quotidienne des faits-divers met en lumière, chez les plus simples créatures, cette recherche, cette exigence infinie. Il n'est guère de drame passion-

nel, suicide ou crime, dont les causes apparentes ne semblent bien légères ; et sans doute leurs humbles héros ne sauraient rien exprimer de la déception totale qui les pousse et dont ils ne prennent même pas conscience. Voilà par où ils sont différents du personnage que je montre dans Coups de couteau : *celui-là est lucide, et cette lucidité d'abord le protège contre l'instinct de détruire l'être qui le torture.*

Il souffre et il sait pourquoi il souffre : la disproportion entre sa frénésie et la créature qui la déchaîne, il la mesure et elle le stupéfie. Ce n'est pas l'orgueil qui saigne en lui ; il ne se croit pas supérieur à ce qu'il aime, il ne méprise pas ce qu'il aime. Cette idée que notre amour crée son objet de rien, et qu'il suffit que nous nous interrompions de chérir une femme pour qu'elle retourne au néant, cette idée est étrangère à l'homme de Coups de

couteau. *Il ne refuse pas à son amie une valeur indépendante du désir dont il la couve. Simplement elle reste impuissante à lui accorder ce qu'il souhaite d'elle. Ce fou voudrait qu'elle lui demeurât extérieure et que pourtant il la pût rejoindre au plus intime de son être : à la fois une autre que lui-même et confondue avec lui dans une possession ininterrompue. A la moindre pensée que l'être aimé détourne d'eux, sa jalousie crie. Jusqu'où ne porte-t-il pas la folie de sa contradiction ? Chaque seconde d'absence lui donne la certitude d'être trahi, ce qui ne le défend pas de souffrir en présence de ce qu'il aime, car la solitude est aussi nécessaire à son amour. Il faudrait que son amour fût là, sans que sa solitude fût diminuée. L'union charnelle satisfait un instant ce vœu contradictoire de solitude et de présence, de dualité et d'unité ; mais l'antique tristesse de l'homme et de*

la femme lorsqu'ils se séparent, aussi loin qu'ils soient descendus dans le plaisir, témoigne d'une déception, d'un désaccord tels que chacun se réfugie et s'abîme dans son propre épuisement.

Ces traits donneront à penser que Coups de couteau *est l'étude d'un cas morbide ; or je doute d'avoir jamais inventé de personnages plus humains, plus ordinaires. Je ne crois pas qu'ils disent et fassent rien qui ne ressemble à ce que disent et font la plupart des êtres en proie à l'amour. Ne me suis-je amusé, ici, à réduire en formules simplifiées et forcées à dessein le mal dont souffre mon héros, qui peut-être n'y souscrirait pas ? Mais ces formules, je demeure assuré qu'elles ne paraîtraient en rien excessives aux « êtres aimés » (ce sont toujours les mêmes) obsédés par les supplications contradictoires de la créature qu'ils font souffrir. Leur prétendue cruauté se ramène pres-*

que toujours au sentiment de leur impuissance pour assouvir toutes ces faims, pour étancher toutes ces soifs d'un seul être tourné vers eux. Ils savent que leur absence fait mal, mais ils savent aussi que leur présence est une torture. S'ils négligent d'écrire la lettre après laquelle soupire leur victime, c'est que leur expérience les avertit que quoi qu'ils fassent, cette lettre ne sera pas celle qui était attendue et que la créature qu'ils martyrisent a déjà composée dans son esprit. Comment les êtres aimés échapperaient-ils à leur métier de bourreau? Ils ne sont pas des dieux. Ils ne sont pas Dieu.

Que le héros de Coups de couteau *ne sache se retenir de confier à sa femme la souffrance qui lui vient d'une autre, il ne m'appartient pas de juger si j'ai rendu acceptable une telle muflerie. Ici, j'aborde*

le « drame du couple » qui préoccupe singulièrement nos contemporains. Coups de couteau *n'est qu'un chapitre de ce roman du mariage dont l'*Epithalame *de Jacques Chardonne demeure le type de plus achevé et que vient de réussir, cette année encore, l'auteur de* Climats. *Les qualités ou, pour mieux dire, la qualité de ce dernier ouvrage n'explique nullement et même ne laisse pas d'abord de nous rendre assez mystérieux l'immense succès qu'il a connu, bien au-delà de la zone littéraire. Nul doute que* Climats *n'enchante des hommes et des femmes qui d'habitude ne lisent guère les bons auteurs et que devrait rebuter plutôt l'art de Maurois. Mais il a touché ici au drame essentiel de notre époque, au conflit secret de chaque foyer, à l'insoluble débat de l'homme et de la femme que le hasard attelle ensemble et courbe sous le même joug « jusqu'à la mort d'un des conjoints ».*

Certes, depuis qu'il y a des hommes mariés et qui écrivent, cette lutte du mâle et de la femelle enchaînés ensemble les a retenus. Mais du temps que le mariage gardait le caractère de l'indissolubilité, et qu'il n'était pas encore admis que l'homme pût séparer ce que Dieu avait uni, le drame tenait dans la révolte de l'individu contre la règle divine du sacrement, et contre un code hostile au divorce. Emma Bovary, Anna Karénine meurent d'avoir voulu briser les brancards, rompre le harnais, s'arracher au collier qui les déchire et les étrangle. Mille romans, mille pièces de théâtre ont repris ce thème éternel.

Qui ne voit combien ce thème est renouvelé, aujourd'hui que le divorce, dans toutes les classes, devient d'un usage courant et que chacun des époux peut à volonté sortir des brancards, essayer d'une autre alliance? A première vue, il semble que le roman du mariage aurait dû dis-

paraître avec le mariage indissoluble. Mais au contraire un débat plus humain s'est imposé à l'observation du romancier : le conflit de deux êtres qui souffrent l'un par l'autre, qui pourraient se séparer, qui souvent d'ailleurs atteindront à se séparer (comme dans la première partie de Climats) *mais après des luttes, des déchirements qu'aucune obligation sociale ne suscite, qui naissent d'une loi obscure, au plus secret de la chair. A peine contractée, la seconde union déjà réveille le drame. Le roman du mariage est devenu le roman du couple.*

Même dans l'horreur d'une mutuelle torture, qu'il est difficile à deux êtres de se séparer ! Certes, en dépit du divorce, de l'indifférence en matière de religion, des liens demeurent : les enfants, l'attachement de la femme à sa position, ou de l'homme à son confort (lorsque c'est elle qui a la fortune, comme on dit), la

crainte de l'aventure, un commencement d'impuissance ou d'indifférence à l'amour. Mais même ces obstacles écartés, souvent l'union misérable survit à toutes les haines : tel est le mystère de l'unité dans une seule chair. Tout provoque l'homme et la femme d'aujourd'hui à la libre chasse amoureuse ; rien, semble-t-il, ne les oblige désormais à se fixer, à s'en tenir aux caresses d'une seule créature dont ils n'attendent plus de surprise, où il ne leur reste rien à découvrir. L'irritation compose l'atmosphère de toute vie commune où Dieu n'est pas (irréparable dépense nerveuse au préjudice de l'œuvre, si l'époux a le malheur d'être un artiste). Quelle est cette force dans l'homme qui l'emporte sur toutes les raisons de se délivrer ? La liberté dans l'amour n'est donc pas notre plus profond désir. L'instinct de la créature est de s'attacher à un seul être, de se confondre dans un seul être. La contempla-

tion d'un seul, l'union avec un seul, chez les plus charnels nous discernons cette exigence latente que le mariage déçoit presque toujours ; mais l'autre, l'adversaire auquel nous sommes uni, en garde pourtant le bénéfice. Nous nous attachons désespérément à ce simulacre d'amour unique, parce que nous sommes créés pour l'unique amour.

Le héros de Coups de couteau, *étant un artiste, considère que rien ne l'oblige et que tout lui est dû. Le second récit de ce recueil limite à l'homme de lettres le problème : N'a-t-il aucune autre obligation que l'achèvement de son ouvrage? L'œuvre est-elle une idole qui vaut le sacrifice d'une femme? La pauvre épouse de mon* Homme de Lettres *en est plus persuadée encore que lui-même. Abandonnée, trahie, elle ne laisse pas de croire*

qu'un « créateur » ne peut se soumettre à aucune autre loi que celle de sa création. Son mari, s'il abuse de cette indulgence et s'il s'en donne à cœur joie de torturer et de trahir, doute au fond de sa divinité : une femme en adoration devant sa personne sacrée, devant ses manuscrits et devant son stylo, l'irrite à force de ferveur.

Il existe aujourd'hui deux méthodes pour déifier l'homme de lettres. La plus répandue s'attache à le mettre au-dessus des lois communes : pas d'enfants, pas de responsabilités, une vie ornée, des voyages (musées ou pays chauds selon le genre que cultive le dieu), des expériences : sexualité, paradis artificiels (il faut tout connaître). Tout connaître, sauf précisément la vie ordinaire. Cette élite se nourrit de tout, sauf de pain quotidien. La miraculeuse stérilité de quelques-uns, peut-être la doivent-ils en partie à leur destin

préservé, sans contact avec le réel, tous ponts coupés avec l'humble vie. Un Balzac, un Dostoïewski ont poussé leurs profondes racines dans une terre aride. Rien n'éclaire mieux le destin de Balzac que sa brusque mort, à peine la comtesse Hanska lui eut-elle assuré le repos dans le luxe. Non qu'un artiste n'ait besoin de sécurité, mais il est bon que des soucis de famille, d'enfants, de propriétés, l'obligent à passer par où passe le gros du troupeau humain.

L'autre méthode pour la déification des « créateurs », consiste à exiger d'eux une sagesse, une impassibilité quasi divine. Alors ils sont dénommés « clercs », mis au rang des prêtres et des grands philosophes et dès qu'ils cèdent aux passions des autres hommes, les voilà accusés de trahir. S'ils jouissent d'immunités spéciales pour les désordres du sentiment et pour les fantaisies sexuelles, ils ne doivent avoir part,

sur le plan social, à aucun des entraînements de la foule. Ils siègent, dans une ataraxie bienheureuse, au-dessus de toutes les mêlées. Mais c'est un fait contre lequel nul ne peut rien, qu'une œuvre naît toujours de passions ou déchaînées ou combattues, mais enfin d'un état de violence. Passions collectives (nationalisme, socialisme) ou passions individuelles, elles sont à la source de tout ce qui est inspiré. Il ne s'agit pas ici de louer ni de blâmer, mais de voir que cela est ainsi.

Au vrai, les grands « clercs » n'ont jamais déchaîné les passions de leurs contemporains qu'en les exprimant. Ils n'inventent rien, ou alors inventer signifie découvrir, mettre en lumière ce qui travaille obscurément leur époque. Les grands hommes sont ceux en qui leur époque se reconnaît. Ils trahissent *les désirs des autres en leur donnant une forme. Le génie d'un homme se mesure à l'ampli-*

tude même de cette « trahison ». Tirons des noms au hasard (chez les morts) : Jean-Jacques Rousseau, Tolstoï, Barrès. Leur pouvoir sur les contemporains est en raison directe d'une logique passionnée qui hait la modération, l'entre-deux. Un Jean-Jacques, un Tolstoï, un Barrès insensibles aux excitations du dehors, autant parler d'arbres que les vents n'émeuvent pas. Encore une fois, il ne s'agit ici d'approuver ni de condamner les trahisons de l'esprit en faveur d'une secte sociale ou d'une patrie. Loin de nous d'accorder aux « clercs » des permissions spéciales, ni de consentir pour eux à tous les excès. Seulement, il faut se souvenir de la prière du Christ : « Je vous bénis, « Père, Seigneur du ciel et de la terre, « de ce que vous avez caché ces choses « aux sages et aux prudents, et les avez « révélées aux petits. Oui, Père, je vous « bénis de ce qu'il vous a plu ainsi. »

La vérité, c'est que les sages selon le monde ne sont pas sages ; c'est qu'il n'est personne de moins sage que les sages. L'étrange erreur que d'exiger une sagesse singulière de ceux dont l'état en comporte justement le moins ! Hors les artistes qui ont marché dans la lumière du Christ, et qui ont retrouvé leur équilibre dans le Christ, la plupart ressemblent bien moins à des mages qui guident le troupeau humain, qu'aux boucs émissaires chargés de toutes les tares d'une génération. De Rousseau à Nietzsche, et aux enfants dégénérés de Nietzsche (dont nous faisons présentement nos délices) il n'en est guère qui ne se singularisent par une aberration, par une folie ; c'est un fait dont il serait facile, mais bien délicat, d'apporter ici la preuve. A travers quelles lunettes, M. Julien Benda peut-il découvrir dans Jérôme Coignard « un pontife de la justice abstraite » ?

*Non certes des guides, mais des créatures qui ont plus besoin qu'aucune autre d'être guidées. Dieu merci, quelques-unes en ont l'instinct et Nietzsche déjà s'exaspérait de voir tant de ses frères du XIX*e *siècle « s'écrouler au pied de la croix du Christ ».*

La dernière nouvelle de ce recueil, Le Démon de la Connaissance, *aurait dû montrer la victoire de la Grâce sur un être pareil à ceux que je décris dans* Coups de couteau *et dans* Un homme de lettres. *Mais je n'ai su dépeindre que les échecs d'une âme visiblement appelée, qui résiste, se reprend, se refuse pour céder encore. Un jeune être aspire à Dieu, mais il prétend y atteindre sans se renoncer. Il tient à ses habitudes d'esprit, à ses formules ; il a des maîtres préférés qui ne sont pas ceux que préfère l'Eglise. Surtout il n'ose regarder en face une bête forcenée en lui ; il ménage, il*

flatte en secret cette chair malade qui communique de sa frénésie aux passions intellectuelles de l'adolescent.

Des critiques m'ont reproché d'avoir peint ce qui était justement l'objet de ma peinture. Ce n'est pas là, disent-ils, un pur intellectuel ; et nous nions que ce sexuel sache vraiment ce qu'est la passion de connaître. Il est vrai ; aussi ai-je appelé ce récit le Démon de la connaissance : *un esprit envahi, troublé, aveuglé par les vapeurs du sang, c'est cela qu'il faut chercher dans mon triste héros. S'il échoue au seuil même de la vie spirituelle, c'est qu'il refuse la* nuit *où Saint Jean de la Croix nous entraîne à sa suite : asservissement total de la chair à l'esprit ; soumission de l'esprit lui-même à l'amour infini. Il attend de comprendre là où il faudrait attendre d'être illuminé.*

« *S'offrir par les humiliations aux inspirations* », *le plus beau récit de ce*

recueil et qui devrait porter en exergue cette pensée de Pascal, c'est le quatrième, celui que l'auteur n'a pas écrit, qu'il n'a pas encore mérité d'écrire.

COUPS DE COUTEAU

I

Au bruit du verrou et de la porte refermée, Elisabeth soupira d'aise : Maria était rentrée enfin, les petits n'étaient plus seuls ; inutile de demeurer les yeux ouverts, aux écoutes d'une toux, d'un soupir, et de ces paroles confuses que balbutient les enfants endormis. Le sommeil pouvait venir. Elisabeth chercha l'endroit le plus frais du lit : l'extrême bord opposé à la ruelle, du côté de la fenêtre ouverte qui éclairait le plancher et ce vêtement blanc sur un dossier de chaise.

Mais trop de chaleur émanait du corps étendu près du sien : Elisabeth

n'entendait pas Louis respirer ; sans ce foyer vivant qui la brûlait, elle se fût même inquiétée d'un tel silence ; car Louis, dans le sommeil, avait coutume de respirer à larges intervalles et puissamment. Peut-être ne dormait-il pas ? Elle interrogea à voix basse : « Dors-tu ? » Nulle réponse ; il faudrait le décider à voir un médecin. Elisabeth n'aurait su donner les raisons de son inquiétude : sans doute Louis n'aimait-il plus son atelier comme autrefois ; ce matin, il avait renvoyé le modèle ; jamais il ne parut si détaché de son travail que cette année, où les marchands de tableaux, pourtant, l'avaient harcelé. Ses enfants le fatiguaient et, plus encore, ses camarades. « Avec moi, songe Elisabeth, il est toujours le même... N'est-il pas toujours le même ? Sans doute, un peu d'accoutumance... » Comme pour chas-

ser une mouche, elle secoua la tête, bannit une pensée importune : « Minuit et demi, déjà ! Et il faut que je sois levée demain à sept heures, pour la gymnastique de Jean. Dormons. »

Une rumeur de trompes d'autos ne l'empêchait pas d'entendre sa montre, comme lorsqu'elle comptait les pulsations d'un enfant malade. Louis se retourna sans un soupir, s'étendit sur le dos. Le drap moulait ce grand corps immobile, tel qu'il reposerait un jour. Elisabeth songe que l'insomnie ne serait rien, si elle ne nous livrait sans défense à la pensée de la mort ; — non de sa mort à elle, pauvre femme inutile à tous (sauf aux enfants ; encore étaient-ils près de devenir des hommes) ; mais que Louis pût n'être plus rien, ce jour entre les jours futurs, qu'une forme rigide et froide, cette vision l'oblige de serrer les dents : quelle terreur de

ne pas mourir avant lui ! Pourtant, si elle s'en allait la première, une autre femme sans doute... Elisabeth secoua encore la tête, répéta à mi-voix : « Dormons ; dormons... » Et comme pour conjurer une pensée funèbre, elle prit doucement dans sa main la main gisante de son mari. Ce n'était pas la main morte d'un homme qui dort : Elisabeth la sentit se refermer sur la sienne avec force, et, en même temps, cette poitrine qui avait paru immobile se gonfla s'abaissa, se souleva, lentement d'abord, puis sur un rythme précipité, et tout ce grand corps, soudain, frémit.

— Louis ! qu'as-tu ?

Elisabeth imagina d'abord le pire, crut à une attaque. Elle chercha la lampe, sans pouvoir atteindre la prise de courant. Enfin, l'abat-jour d'étoffe concentra la lumière sur un verre d'eau à demi plein. Mais le corps, en proie

au mal inconnu, demeurait dans l'ombre. Elisabeth se pencha sur lui, posa d'un geste peureux la main sur ce visage tourné vers le mur et la retira mouillée :

— Tu pleures, Louis ?

A genoux sur le lit, stupéfaite, elle regardait cette poitrine haletante. Depuis quinze ans qu'elle était sa femme, avait-elle jamais vu Louis pleurer ? Pas même pendant la guerre lorsqu'à la fin d'une permission, il s'arrachait d'elle. Louis si pudique, si secret qu'il passait pour insensible ! Elle-même s'en plaignait parfois... Elisabeth glissa son bras sous la tête pesante, la reçut au creux de son épaule, comme elle eût fait pour un de ses enfants malheureux, jusqu'à ce que, enfin, cet homme, dans sa quarante-neuvième année, s'abandonnât tout entier aux larmes. Elisabeth répétait : « Qu'y a-t-il, mon petit ? »

vaguement apaisée, parce qu'il ne s'agissait pas d'une maladie, mais d'un chagrin. Nul ne peut rien contre une maladie mortelle, mais il n'était pas un seul chagrin contre lequel Elisabeth se sentît démunie. Avec une angoisse attentive, elle observait le visage inconnu que les larmes prêtaient à cet homme : un visage d'enfant, le visage d'un de ses enfants ; d'instinct, les mots lui revenaient qu'elle eût trouvés pour Jean ou pour Raymond : « Pleure, pleure ; tu parleras après. » Il put enfin balbutier : « Je suis idiot, chérie ; ce n'est rien. J'ai honte, si tu savais ! Je ne me méfiais pas : c'est la pression de ta main dans l'ombre... »

Comme un plongeur qui revient à la surface, il aspira l'air :

— Ça va mieux, il faut dormir, Babeth ; il faut que tu oublies ; rien de grave, je te jure.

Elle protesta, tenant toujours cette tête contre son épaule : croyait-il qu'elle pourrait dormir dans une telle incertitude ?

— Je te le répète : rien de grave, A toi surtout, je ne peux rien dire.

Elisabeth savait que Louis désirait ardemment de se confier, qu'il retenait avec peine son secret au bord des lèvres. Elle ne doutait pas non plus que cette confidence fût redoutable, déjà tournée du côté d'où lui devait venir le coup, et répétant ce qu'elle avait coutume de dire à ces moments-là : « Tu sais bien qu'on peut tout me dire, à moi. »

Il se défendait faiblement ; elle l'avait surpris, disait-il, alors qu'il était sans armes, proie inerte de sa douleur. Mais déjà ses paroles étaient un aveu.

— Ce n'est rien, Babeth ; c'est trop violent pour durer. Tant de souffrance

me rassure ; il n'y a qu'à serrer les poings, à attendre que ce soit fini.

— Ecoute, Louis...

Elle aurait voulu demander : « Est-ce une femme que je connais ? » Mais elle se retint, et elle le berçait. Il disait :

— Je me sens déjà mieux. Je n'aurais jamais pensé que la douleur qui nous vient d'une créature pût être, à ce degré, physique. Je saurais dire où cela me fait mal ; tiens : ici...

Il prit la main d'Elisabeth, la pressa contre sa poitrine :

— C'est là que j'ai mal.

Elle pouvait être tranquille, maintenant : il parlerait, il s'abandonnerait à un flux de paroles, susciterait la présence spirituelle de l'être bien-aimé. Comment se fût-il retenu de céder à cette consolation ? D'ailleurs, c'était vrai qu'on pouvait tout dire à Elisabeth : « On peut tout lui dire ; elle

est étonnante ; elle comprend tout. »

Comme il fallait pourtant qu'elle jetât le pont où Louis souhaitait de s'engager, elle s'étonna qu'une médiocre coquette pût abattre un homme de sa trempe. Il protesta que nulle coquetterie n'inspirait celle qui le faisait souffrir, et qui ne souhaitait rien que de le rendre heureux.

— Ce qu'il y a de plus rare, Elisabeth : une femme simple, aussi simple que tu l'es toi-même ; si effacée que j'ai vécu plusieurs années, lui parlant presque tous les jours, sans la voir. Le plus souvent, un visage nous frappe à la première rencontre, nous pénètre d'un seul coup ; mais que c'est étrange de n'avoir attaché aucune importance, pendant des années, à un être dont soudain la valeur se découvre à nous, jusqu'à nous paraître infinie, jusqu'à reléguer tout le reste, à rejeter au néant

tout ce qui emplissait notre vie !... Qu'as-tu, Babeth ?

— Rien, un frisson.

— Durant tout ce temps où je ne l'aimais pas, où je la regardais à peine, était-ce le même être qui me torture aujourd'hui ?

— Je vois qui c'est...

— Tu as deviné ?

— Je ne veux pas dire son nom.

— Sans doute m'a-t-elle, à mon insu, longuement investi : c'était de l'admiration, une ferveur à quoi d'abord je n'ai pas pris garde ; puis je l'ai trouvée douce ; mais j'étais si tranquille ! Je ne pensais même pas que je dusse être prudent : moi cinquante ans bientôt, et elle vingt-quatre ! Que d'elle à moi il pût rien y avoir de tendre, comment l'eussé-je imaginé ? Ce simple baiser qu'elle m'a donné, un soir, m'a frappé comme la foudre... A cet

endroit des Champs-Elysées, derrière Marigny... Oui, comme la foudre. Joie ou douleur ? Joie et douleur ; joie désespérée. Il va falloir aimer encore, avec ce visage ravagé, avec ce front chauve... Mais que vais-je te raconter là, ma chérie ? Dieu merci, tu as trop de raison pour prendre cette histoire au tragique.

Elle dit : « Oui... oui... » à voix basse. Puis, après un silence :

— Tu sais bien qu'on peut tout me dire, à moi. A qui donc te confierais-tu, sinon à Babeth ? d'ailleurs, me voilà rassurée maintenant : impossible que cette personne te domine longtemps encore...

Certes, Elisabeth avait de prime abord percé à jour cette petite Andrée (« car il s'agit bien d'Andrée, n'est-ce pas ? ») une femme qui, à chaque instant, quitte sa maison de Bordeaux, un jeune mari

occupé, un enfant de trois ans, pour se pousser à Paris...

— Et toi-même, Louis, tu disais que sa peinture ne vaut rien.

Il assura qu'Andrée, ces derniers mois, avait réalisé des progrès étonnants ; elle aimait son art plus que tout. Elisabeth ne le nia pas :

— Que ne ferait-elle pour son art ? Voilà des années qu'elle use de toi.

— Je ne pense pas lui avoir rendu de tels services...

— Allons donc !

Elisabeth ayant levé les épaules, il s'éloigna d'elle, chercha la fraîcheur du traversin, n'interrompit plus sa femme, soudain volubile. N'était-ce pas grâce à Louis qu'Andrée avait pu exposer au Salon des Tuileries ? Et son exposition chez Druet, à qui la devait-elle ? Et les ouvrages de luxe qu'elle

illustrait ? Ce décor qu'elle avait peint pour les ballets russes ?

— A-t-elle jamais vendu une seule toile sans ton entremise ? Tu sais bien qu'elle n'existe que par toi.

Elisabeth parlait très haut, comme si ce n'eût pas été une heure avancée de la nuit ; le bruit de ses paroles l'empêchait d'entendre, à côté d'elle, un halètement. Il fallut que Louis l'interrompît d'une longue plainte :

— Assez, Babeth, arrête-toi ; tu me fais du mal.

Elle comprit qu'elle avait appuyé de toutes ses forces sur une plaie, — et inquiète, pressa de nouveau contre son sein, contre ses lèvres, un visage mouillé et amer.

— Je mentais ; je cédais à un sentiment bas... Comme si je ne savais pas qu'on peut t'aimer !

— Non : tu disais vrai ; je fais partie

de sa carrière ; elle ne se l'avoue pas, bien sûr ! Elle se persuade qu'elle m'aime. Il y a des êtres qui n'ont que des passions utiles. Andrée est sincère, parbleu ! C'est inimaginable ce qu'il entre de volonté dans l'amour, — dans un certain amour du moins (car celui qui me possède, j'en suis pénétré comme les branches épaisses le sont du vent ; rien à faire qu'être creusé, tordu et que gémir). Mais Andrée, elle, a voulu m'aimer ; sa tendresse pour moi entre dans la bonne organisation de sa vie. Je lui répète que toute ma joie est de la servir... Quel mensonge ! C'est parce que je suis à son service que je ne pourrai jamais croire qu'elle m'aime.

Elisabeth le serra de nouveau contre elle, répéta :

— Je le sais bien, moi, que l'on peut t'adorer.

— Toi, chérie, ça ne compte pas.

Elle desserra un peu son étreinte, et comme elle murmurait : « C'est affreux, ce que tu dis... », il voulut expliquer sa pensée : les époux sont si mêlés l'un à l'autre, si confondus, que les lois ordinaires de l'amour ne les concernent pas.

— Toi et moi, c'est sur un autre plan.

— Des mots ! des mots ! gémit-elle.

Il soupira qu'il n'avait plus la force d'essayer de lui faire comprendre...

— D'ailleurs, il est trop vrai que la souffrance amoureuse nous sépare de tout le reste du monde ; qu'y pouvons-nous ?

Ils restèrent quelque temps sans rien dire ; lui, étendu ; elle, un coude appuyé au traversin, et elle essuyait avec un mouchoir le front suant, les joues de l'homme. Elle souffrait de ne rien pou-

voir pour lui, jusqu'à ce qu'elle crût avoir découvert les paroles qu'il fallait :

— La preuve qu'elle t'aime, c'est la jalousie que de tous temps elle a éveillé en moi ; la jalousie est le plus sûr instinct : avant que tu t'en fusses même aperçu, je savais qu'elle t'aimait. Que de fois ai-je empêché que tu la retiennes à déjeuner, ou que tu la raccompagnes, le soir, jusqu'au métro !

— Tu as donc un peu souffert, ma pauvre Babeth ?

Il répétait : « Tu as souffert » avec un vague plaisir. Puis :

— Andrée, elle, ne souffre pas ; je n'ai jamais eu ce bonheur de la voir souffrir à cause de moi. Pourtant, rien ne nous rassure que les larmes de l'autre.

— Elle pleurait dans un temps où tu ne voyais pas ses larmes, parce que tu ne la regardais jamais. Aujourd'hui,

pourquoi pleurerait-elle, mon Dieu ? Elle tient son bonheur : tu l'aimes. Elle a ce bonheur... Ecoute, Louis, réponds-moi sans mentir : tu sais que je peux tout entendre ; y a-t-il eu un moment de notre vie où tu m'as aimée : je veux dire de ce même amour qui te tourmente ? T'ai-je jamais fait souffrir ? Je ne dis pas maintenant, bien sûr, mais lorsque nous nous sommes connus...

Il lui caressa le front, les cheveux. Comment eût-il souffert, la sentant toute à lui ?

— Et puis, jamais tu ne m'as quitté, toi ; mais vivre séparé de l'être qui pour nous compte seul, à mon âge surtout ! Chaque minute loin de ce que j'aime, j'en souffre comme d'une vie perdue.

Alors Elisabeth, d'une voix étouffée :

— S'il n'y avait que moi, je m'effacerais, Louis ; mais les enfants...

Il protesta avec la plus sincère véhémence. N'était-ce pas, disait-il, le meilleur témoignage de sa tendresse pour Elisabeth : cette impuissance à imaginer la vie sans elle et sans les petits ? Elle l'embrassa dans un élan de gratitude ; mais sans doute eût-elle éprouvé, à l'entendre, plus de consolation, si elle ne se fût souvenue du plaisir de Louis lorsqu'elle amenait les enfants aux eaux de la Bourboule, et qu'il demeurait seul à Paris ; chaque année, sa cure à Vichy lui était une fête ; il trouvait son repos et sa joie dans ces mêmes séparations dont Elisabeth s'attristait plusieurs semaines d'avance. Non, non : il n'avait pas besoin d'elle. « Je ne lui sers qu'à mieux connaître que la solitude est un bonheur. »

Aucune lueur ne révélait que ce fût l'aube, mais seulement ce trille inter-

rompu de merle, une roulade encore endormie. Depuis quelques instants, Elisabeth n'écoutait plus Louis, elle prêta l'oreille. Ah ! c'était de l'autre encore qu'il parlait avec une abondance horrible.

— Tu dis que je ne peux douter sérieusement de son amour ? Mais comment exprimer cette idée qui me torture ? Ce n'est pas moi qu'elle aime, c'est l'être que je suis devenu à quarante-neuf ans : ce peintre qui fait école, et dont on répète les formules, les mots... Etre quelqu'un, devenir quelqu'un, aujourd'hui je comprends ce que cela signifie ; quelqu'un : un autre que soi-même. Ce quelqu'un qui n'est pas moi, c'est cela qu'Andrée adore. Je déteste mon métier maintenant, comme je hais ce que les années ont peu à peu déposé sur mon être : cette couche épaisse et dure de ce que le

monde appelle réputation, célébrité. Ceux auxquels nous élevons, après leur mort, des statues, nous ne songeons jamais qu'ils connurent, durant leur vie, ce martyre d'être des statues vivantes et que, dans cette gangue, leur être véritable périssait de solitude, d'étouffement. Oh ! je sais bien ! j'ai eu hier une lettre délicieuse d'Andrée...

— Elle t'écrit ?

— Oui, les jours où nous ne nous voyons pas. Elle me dit que jeune et inconnu, elle eût aimé en moi l'artiste que j'étais déjà. Elle ajoute, avec une finesse étonnante, qu'à cette époque j'eusse pu craindre à bon droit d'être préféré pour ma jeunesse, pour un charme tout physique et qui ne dure pas. « C'est à ton âge seulement, m'écrit-elle... à votre âge (veux-je dire), c'est à votre âge seulement que l'on est aimé pour soi-même. »

— Eh bien ! que te faut-il de plus ?

— Comprends-moi : je hais l'admiration qu'elle me voue.

La pensée d'Elisabeth fuit encore. Il fait étouffant dans la chambre. Elle s'écarte un peu de ce corps qui brûle, se tourne à demi vers la fenêtre, pour ressasser à loisir cette phrase de la lettre d'Andrée : « C'est à ton âge que l'on est aimé pour soi-même ». Elisabeth retient une question qu'il faut pourtant qu'elle pose ; impossible d'y résister :

— Louis, tu ne dors pas ?

— Dormir ? Je ne sais plus.

— Mon petit, tu vois que je t'écoute paisiblement, comme une amie. Tout m'est égal, sauf de perdre ta confiance. Dis-moi — tu me promets de ne pas mentir ? — est-elle ta maîtresse ? Oui, n'est-ce pas ? Je te jure que je n'y attache aucune importance...

A genoux maintenant, et penchée sur

lui, elle s'efforce de déchiffrer son secret ; mais à peine discerne-t-elle, dans l'ombre, ce visage mort.

— Si elle l'était, ma chérie, je t'en ferais l'aveu maintenant : non, elle ne l'est pas.

Elisabeth poussa un soupir profond, dit à mi-voix : « elle se refuse : elle veut se donner du prix... » Ce fut sans doute la plus basse vanité qui poussa Louis à répondre que « s'il avait voulu, il y aurait longtemps qu'elle serait à lui. »

Il cacha, de son avant-bras replié, ses yeux ; Elisabeth, attentive, voyait la douleur remonter à la surface de cette chair, comme l'eau brûlante déjà se soulève.

— Non, elle ne se refuse pas : pourquoi te le cacher ? Nous sommes allés souvent à l'extrême bord de l'abandon ; il n'eût tenu qu'à moi... Mais une parole

d'elle, à ces minutes-là, une parole pourtant bien tendre, toujours me glace, me rejette au désespoir : « Vous ai-je au moins donné du bonheur ? » Comprends-tu ? Elle consent à se livrer toute pour que je sois heureux ; mais jamais un mot ne témoigne qu'elle puisse rien recevoir de moi... Pourquoi ris-tu ?

— Parce que si souvent tu me l'as adressée, cette question : « T'ai-je rendue heureuse ? »

Il protesta que cela n'avait jamais signifié entre eux qu'il fût insensible ; chez son amie, ces paroles avaient une autre portée. Il se tut, crispé et songeant : « Babeth ramène toujours tout à elle. »

II

Le petit jour décelait la forme des meubles ; au-delà des jardins, le premier tramway fit retentir la rue vide. Leurs deux corps étaient séparés maintenant. « T'ai-je au moins donné du bonheur ? » Cette question obsédait Elisabeth dont l'esprit, d'habitude si chaste, enfantait des monstres qu'elle n'arrivait pas à chasser. Elle se taisait, retenait son souffle, ravalait ses larmes. Et lui, la face contre le mur, feignait aussi de dormir comme au commencement de cette nuit, ne bougeait pas. Tapis aussi loin que possible l'un de

l'autre, ils reprenaient haleine ; jusqu'à ce qu'enfin Louis, s'étant à demi soulevé, regarda la fenêtre blanchissante : « Un jour encore ! soupira-t-il, un jour à vivre encore ! » Si désespéré fut ce cri de lassitude, qu'Elisabeth glissa de nouveau un bras sous les épaules de l'homme, le berça : il n'avait aucune raison de tant souffrir, assurait-elle ; lui-même ne niait pas qu'il fût aimé avec tendresse...

— Oui, oui, c'est bien cela : avec tendresse. La tendresse, c'est un des noms de la pitié. Tu ne peux pas savoir...

— Je ne peux pas savoir ?

Il n'entendait pas qu'elle riait.

— Ainsi, hier soir encore (car tu imagines que ce n'est pas pour rien que je suis dans ce désespoir !), avant le dîner, elle est venue à mon atelier, errant de tableau en tableau, indifférente à mes paroles ; entre elle et moi,

soudain, ce désert où tout retombait, venait mourir. Souvent je l'avais vue ainsi déprise de son travail, de la vie même, flottant à la dérive, avec ses yeux pleins de néant. Mais à aucun moment, elle ne m'était apparue si détachée. Comme je me plaignais de ne rien pouvoir pour elle, sans oser l'interroger sur son tourment, soudain elle me dit : « C'est beaucoup pour moi de pouvoir souffrir auprès de vous. » Je tremblais de provoquer un mot de plus, je savais à l'avance qu'il allait me précipiter à l'abîme : et soudain je l'entendis : « Il reste la peinture, disait-elle ; mais un être qui m'occupe peut détruire, en moi, même ce goût-là. » Je profitai de ce que, le coup reçu, je ne le sentais pas encore (la souffrance chez moi retarde toujours sur le coup) et la suppliai de ne point me refuser la joie d'être son confident ; sans doute

la pâleur de mon visage la mit-elle en défiance, car elle se reprit, m'assura qu'il s'agissait de fantômes, que son imagination seule était malade. J'insistai encore : « Croyez-vous, lui dis-je, Andrée, que j'aie jamais espéré d'emplir seul tout l'horizon de votre cœur ? » Mais à mesure que je disais ces mots, je sentais qu'en effet j'avais follement espéré cela. Elle parut hésiter : « Je vous dirai peut-être un jour... mais pas ce soir. D'ailleurs, il n'y a pas matière vraiment. Je ne suis pas triste, vous savez ! A peine mélancolique. »

Je l'ai raccompagnée jusqu'à la station des taxis, dans la cohue de ce dimanche. Elle s'est étonnée de ce que je ne prenais pas place dans l'auto, selon mon habitude. Je l'ai vue se rencogner ; elle n'a pas agité sa main... Tu vas être surprise, Babeth ; aussi abattu que tu me voies maintenant,

je n'ai pas commencé d'être jaloux ; j'ai ce pain de douleur sur la planche ; ce pain non encore entamé. Que tu dois me trouver bizarre, toi, cœur tranquille ! car quoi que tu en dises, c'est une justice à te rendre : tu n'es pas jalouse.

Elle rit encore, assura que, si peu jalouse qu'elle fût, elle arrivait tout de même à se représenter assez bien ce que pouvait être cette passion.

— Autant que je souffre, Babeth, je ne souffre pas encore à cause de cet inconnu qui est dans la vie d'Andrée. La jalousie, chez moi du moins, exige le pouvoir de réfléchir ; le coup est trop récent et mon esprit demeure encore dans le trouble ; aujourd'hui seulement, et à froid, il sera à même de forger patiemment l'arme qu'il faut pour me déchirer.

« Jusqu'à hier, je ne travaillais que

sur le passé d'Andrée — par exemple ce jeune homme, l'autre jour, qui me disait l'avoir fait danser à Pontaillac, quand elle avait dix-huit ans ; et qui vantait son teint de cette époque-là, « complètement abîmé depuis qu'elle se farde... » — Aussi jeune qu'elle soit encore, que reste-t-il de l'adolescente intacte ? Elle a traversé mille vies avant de m'atteindre. Son amour, c'est la lumière qui m'arrive d'un astre peut-être déjà mort. Mais maintenant, il s'agit bien du passé ! Quelle autre carrière de chagrin s'offre à moi ! Dormir... pouvoir dormir...

— Mon petit, il n'est que temps : partons ; il faut partir. Tant pis, Maria s'occupera des enfants : je demanderai à mère de venir les voir chaque jour.

Il faisait « non » de la tête, répétait : « impossible ! impossible ! »

— Il faut pourtant que tu partes,

coûte que coûte, dans un mois ; la villa du Cap Brun est retenue ; c'est là que tu travailles le mieux. Moi, je veux bien ne pas compter ; mais ton travail, Louis !

— Dans un mois, je serai peut-être guéri.

— Pars dès demain et tu guériras.

— Il y eut un moment où j'aurais pu fuir, sans doute, mais c'est trop tard.

— Ton travail, Louis !

Elle lui prenait la tête à deux mains, le regardait dans les yeux.

— Nous lui avons déjà fait tant de sacrifices, à ton travail ! A cause de lui, et parce que tu voulais voyager, l'instruction des enfants est sans cesse interrompue : ils sont passés par dix collèges.

— Le métier ne m'intéresse plus. Non, n'accuse pas Andrée. Chaque fois que j'ai aimé, mon amour a comme

décoloré le monde. Pour d'autres, la passion est un levain ; leur univers en est embelli ; ma passion, au contraire, a toujours tout anéanti à son profit ; ou plutôt, elle me communique une lucidité redoutable ; à sa lumière, aucun jouet ne m'aide plus à vivre. Un être qui remplit mon existence crève tous les ballons dont je me divertissais. Des toiles peintes ? A quoi bon ! Elles finiront comme moi, comme Andrée, entre quatre planches...

Elisabeth lui mit la main sur la bouche mais il insistait :

— Durant mes autres amours, j'avais toujours pu réagir ; la nature demeurait la plus forte ; je me sens perdu aujourd'hui, parce que les formes et les couleurs ne me sont plus rien. Rien n'existe désormais à mes yeux que les êtres — qu'un seul être. Cette petite Andrée, ce corps étroit me cache le monde.

Aller ailleurs que là où elle respire, quelle agonie! Je n'ai plus même envie de la peindre : ce que je souhaite d'étreindre en elle dépasse infiniment toutes les apparences... Mais cela finira ; ne pleure pas, mon petit ; il faut que cela finisse. Au reste, crois-tu que je pourrais supporter longtemps ces affres, sans mourir ? Tu verras, Babeth : je recommencerai bientôt à travailler près de toi, dans la joie.

— Oui, moi, je ne t'ai jamais caché le monde.

— Tu m'as aidé à le mieux connaître.

— Tu arrivais à ne plus me voir. A mes côtés, tu es toujours seul.

— De cette solitude dont j'ai besoin pour créer.

— Je n'ai jamais troublé ta vie? A aucun moment ?

— A aucun moment, chérie : je te

dois la paix ; tu m'as donné la paix.

— Je suis bien sûre que tu n'as jamais éprouvé à mon propos le moindre mouvement de jalousie ?

— Voyons, Babeth, ce serait te faire injure.

Elle éclata de ce mauvais rire, mais Louis ne comprenait pas. Il ne croyait pas qu'avec Elisabeth il y eût même à essayer de comprendre. Après vingt années vécues au plus épais de ce monde de peintres où l'instinct règne seul, Louis ne traitait pas autrement sa femme que son père, que son arrière-grand-père campagnard, leurs épouses. Les femmes de sa famille entraient en mariage comme en religion. Etroitement dépendantes de leur maison, de leurs enfants, une seule avait-elle jamais songé qu'elle pût demander à son mari des comptes ? Louis, adolescent, avait vu son grand-père s'établir à Bordeaux,

y mener grand train pour les nécessités d'un négoce et ne retourner que le samedi à cette maison landaise où sa femme vivait seule en face d'une vieille tante idiote ; il avait vu la sœur de son grand-père, attachée nuit et jour au fauteuil d'un mari paralytique, comme si ce n'avait pas été la plus basse crapule qui avait réduit le malheureux à cet état et comme si ce n'était par avarice qu'il refusait les soins d'un infirmier ou d'une garde.

Au vrai, Elisabeth appartenait bien à cette race presque perdue des femmes qui s'immolent et ne savent même pas qu'elles s'immolent ; de celles dont l'époux est vraiment ce dieu qui ne doit qu'à Dieu des comptes ; dans une campagne du sud-ouest, Louis l'avait prise à dix-huit ans et, depuis, sans étonnement et comme son dû, il acceptait cette ferveur modeste. Mais il ignorait

que si rien n'avait détourné sa mère ni ses aïeules d'une soumission totale, c'était qu'elles vivaient claustrées. En ce temps-là, et dans ces provinces, il semblait déjà grave qu'on pût dire d'une femme : « Elle n'est jamais chez elle... »

Voilà longtemps qu'Elisabeth respire à Paris, entend les propos les plus libres, s'accoutume aux séparations et aux divorces dans un monde où le mariage apparaît une étrange survivance des époques de foi, et où une maladie détruit les ménages comme, certaines années, on voit tous les ormes d'une région perdre leurs feuilles. Parisienne, sans doute Elisabeth ressemble-t-elle aux épouses du vieux temps ; mais, au lieu d'adorer, à leur exemple, l'homme en tant que mari et que chef, elle se voue passionnément au service d'un être, non parce qu'il est son époux,

mais à cause de sa prééminence et de son génie. Il ne s'agit plus d'un culte aveugle, il s'agit d'un choix. Elle ne subit pas son dieu, elle l'a élu.

Enfin, cette nuit, et pour la première fois monte du plus profond de son être une exigence : que Louis sache au moins qu'elle est faite de cette même chair qu'il chérit dans une autre femme ; qu'il ne se débarrasse plus d'elle par l'admiration, qu'il ne l'exile plus au-dessus de la mêlée des cœurs.

— Mon petit, c'est bien de n'être pas jaloux! crois-tu pourtant que je n'aie jamais été provoquée ?

— Rien à faire, Babeth, je suis tranquille.

Elle s'exaspérait de sentir qu'il l'écoutait à peine ; il ne la regardait pas ; il aurait suffi pourtant qu'il tournât la tête vers elle, à cette minute : le petit jour éclairait assez cette figure pour qu'il

y pût lire les signes d'un désordre profond. Mais il demeurait étendu et les yeux clos.

— Tu as eu tort quelquefois d'être tranquille.

A ces mots, pourtant, il leva les paupières, vit enfin Elisabeth. Le bref regard qu'ils échangèrent éclaira chacun d'eux sur les coups qu'il avait portés à l'autre, au long de cette nuit. Il la prit à son tour dans ses bras, fit un effort pour s'évader de sa propre douleur et pour pénétrer dans cette douleur étrangère. Mais qu'elle lui paraissait mesquine! Il n'aurait jamais cru que Babeth fût capable de ressentir ces pauvres blessures d'amour-propre.

— C'est peu de dire, Louis, que tu ne t'es jamais inquiété à mon propos ; tu ne t'es même jamais aperçu de l'acharnement que certains ont mis à me poursuivre. Je te défie de nom-

mer un seul de ceux qui m'ont aimée.

Cette fois, elle a capté son attention : naïvement, il s'étonne :

— T'aimer ? Qui a pu t'aimer ?

La figure dans les mains, elle semble rire ; et comme il ajoute :

— Cite-moi un nom ; je te dirai s'il éveille en moi le souvenir d'une inquiétude...

Elle se détourne et dit très vite : Paul Orgère.

Elle a obtenu du moins que Louis, un bref instant, échappe à son angoisse : Paul Orgère ? cet imbécile ? Il n'en revient pas ; il pouffe.

— Je me disais aussi : quel étrange amour de la bonne peinture chez ce parfait homme du monde ! Et puis, quelle obstination ! C'est le seul de mes élèves que j'aie voulu décourager sans y parvenir. Alors, c'était pour toi ? Il voulait que la maison lui demeu-

rât ouverte! Eh bien! ma chérie, si tu veux que je m'inquiète, cherche un autre nom. Orgère! Avons-nous ri ensemble de ce nigaud !

Ainsi éclatait ce contentement de l'artiste, cette satisfaction de ne pas ressembler aux autres hommes, cette sécurité dans la prééminence, ce mépris pour tous ceux qui ne créent pas. Et c'était vrai qu'Elisabeth avait maintes fois ri de ce « nigaud d'Orgère ». Pourtant, si ce nom plutôt qu'un autre est venu à ses lèvres, ce ne saurait être sans raison : mais comment faire entendre à Louis que son indifférence faillit un jour la livrer à cet homme? L'année de leur saison à Cauterets, il avait été séduit par l'offre d'Orgère d'accomplir le voyage en auto : l'artiste inclinait parfois à profiter ingénument, et par indolence, du luxe de ses admirateurs. L'avant-veille du dé-

part, le caprice d'une Américaine qui voulait que son portrait fût exécuté sans délai, le retint à Paris (du moins usa-t-il de ce prétexte). Mais déjà les enfants avaient pris le train avec leur institutrice et les domestiques. Orgère insistait pour qu'Elisabeth ne renonçât pas à ce voyage par la route ; il ne l'eût pas convaincue, si Louis lui-même n'avait ri de ses scrupules et si cette affreuse confiance ne l'avait piquée au jeu : il ne la jugeait pas désirable ; il n'imaginait même pas qu'elle pût être désirée !

Et maintenant, tandis que Louis demeure la face contre le mur, Elisabeth s'efforce de se rappeler cet étrange voyage, d'en isoler chaque épisode capable de susciter en lui, fût-ce une ombre d'inquiétude.

III

Elle se souvient : telle était la chaleur que se liquéfiait le goudron des routes ; il giclait sur les petites mains d'Orgère agrippées au volant. Ecorchée par l'auto, la route saignait noir. La Beauce ressemblait à une mer qu'il eût fallu traverser coûte que coûte ; à un désert jaune où c'eût été mourir que de s'arrêter. Orgère, tête nue, avait enlevé sa veste, défait son col, relevé ses manches, ouvert sa chemise ; ainsi paraissait-il dépouillé de tout artifice, de toute convention. Elisabeth suivait d'un œil vague, sur le cadran où la

vitesse s'enregistre, l'aiguille oscillant entre quatre-vingt-dix et cent.

Non, plus rien de factice dans ce jeune garçon ivre. Aussi violente que le souffle qui brûlait son visage, elle sentait cette joie mâle, cette frénésie de désir ; lorsque l'une des petites mains, s'étant détachée du volant, serra la sienne, elle ne s'en défendit pas. Il disait que c'était fou de conduire d'une main à cette vitesse : « un éclatement suffirait, Elisabeth, pour mourir ensemble. » Et elle recevait l'aveu de ce vertige d'un cœur complice. Elle sentait enfin qu'aux yeux d'un autre être, elle incarnait le monde et toutes ses délices ; quelqu'un, enfin, lui reconnaissait un prix infini. Assez de vivre dans un désert d'indifférence ! Assez, assez de s'endormir dans les mornes bras de l'habitude ! Une motocyclette surgit d'un chemin ; l'auto fit une embardée ; Or-

gère, des deux mains, la redressa, freina. Comme il murmurait, très pâle : « Nous l'avons échappé belle... » elle avait répondu : « Je n'ai pas eu peur ; j'ai confiance en vous. » Alors il l'avait dévisagée, sa lèvre supérieure frémissant un peu : il avait voulu l'attirer à soi ; elle s'était débattue, dégagée... Avant de remplacer un pneu, Orgère étendit une couverture sur le talus, fit asseoir Elisabeth avec des soins délicats, tira du coffre une collation de fruits ; stupéfaite de ces soins dont elle avait coutume d'entourer Louis, mais qu'elle n'avait jamais reçus de personne, elle admirait les gestes précis d'Orgère, sa dextérité, son adresse pour manier les outils. A la maison, Louis eût-il été capable de remettre un plomb ? Etait-il jamais monté sur une échelle sinon pour accrocher un tableau ? Paysan, au fond, né de race paysanne, enclin à charger

la femelle des besognes basses. L'auto avait démarré, dans la chaleur ; et encore le jeune homme ne tenait le volant que d'une main, et l'autre caressait un bras immobile, une épaule nue. Il disait : « Je suis heureux. » Le vent de la course dérangeait ses cheveux, gonflait sa chemise ouverte. Il ne ressemblait plus à l'homme de cercle, à l'amateur dont se gaussait Louis : c'était, au déclin de ce jour, un être puissant qui a ravi et qui emporte dans la nuit une chair longtemps convoitée.

Il avait dit : « La nuit sera étouffante à Blois ; mieux vaut dormir dans ce petit hôtel, contre le château de Chambord. » L'auto alors avait suivi une allée déserte au crépuscule. Elisabeth détournait les yeux pour ne pas voir, sur cette jeune figure près de la sienne, une expression d'attente. Elle se rappelle, à cette minute, sa rancune contre

Louis qui n'avait jamais voulu, même dans les premiers jours de leur union, qu'elle prît part à cette angoisse délicieuse, à ce bonheur presque déchirant, lorsque deux êtres devinent toute proche une chambre inconnue. (Il disait qu'on ne peut pas voyager avec une femme.) Elisabeth se rappelle la chambre où elle s'était lavée, où elle avait changé de robe ; elle entendait, derrière la cloison, l'homme s'ébrouer. Debout devant la fenêtre, elle voyait, au-dessus des futaies, dans l'azur vide, une large étoile. Elle songeait : « C'est par toi, Louis, que je succombe. » Elle ne doutait pas alors que la faute dût se consommer ; elle fermait les yeux à l'extrême bord de l'abîme. Pourtant, à peine descendue au jardin où le jeune homme l'attendait, Elisabeth connut qu'elle était sauvée. Rien ne restait du dieu qui, dans le feu de cet après-midi,

l'avait follement emportée : Paul Orgère, en smoking, la boutonnière fleurie d'un œillet, les cheveux lisses et qui sentaient bon, avait au coin des lèvres le sourire de l'aventure. Sauvée! ce n'était plus qu'une affaire de verrou.

IV

Babeth, j'ai été fou, pardonne-moi.

Tandis qu'elle refaisait en esprit ce voyage sur une route trop chaude, souhaitant et redoutant à la fois de découvrir à son époux comme elle avait été près de se perdre, Louis l'observait dans le petit jour, plein de pitié pour cette figure exténuée, vieillie.

— J'ai été fou ; j'aurais dû me taire. Mais je ne te sépare pas de moi, Babeth : quand je souffre, il faut que tu souffres.

Il l'attira et elle pleurait contre son épaule.

— Tu exiges l'impossible, ma chérie. Pour qu'il y ait, entre un homme et une femme, la passion que tu souhaiterais de toi à moi, il faut qu'une zone déserte les sépare, un champ où lutter et se meurtrir dans les ténèbres. Mais tu es en moi et je suis en toi : aucun intervalle entre nous. Mes erreurs les plus tristes, je ne peux pas ne t'y pas traîner, ma bien-aimée, si étroitement nous sommes unis dans une seule chair !...

Elle se serrait contre lui et il la berçait comme elle l'avait bercé.

— L'adversaire change souvent de visage, et l'être pour qui je souffre n'est qu'un fantôme aussi vain que tous ceux qui m'ont coûté des larmes, depuis que je suis au monde ; mais toi, ma petite enfant, tu demeures.

La maison s'éveillait ; Maria, derrière la porte, brossait les habits. Dans

la chambre des enfants, bourdonnaient les leçons récitées. Un parfum de café frais éveillait la faim. Elisabeth arrangeait son visage dans la glace.

— La vie, disait-elle, la vraie vie l'emporte toujours, n'est-ce pas ?

— Certes ! la nuit, nous nous créons des monstres, nous devenons fous. J'ai gonflé démesurément cette pauvre histoire. Oublie ces extravagances : tout cela n'est rien.

Après un silence, il ajouta :

— Andrée ne tient pas dans ma vie la place que tu pourrais croire. Ainsi, aujourd'hui ni demain, nous ne devons nous voir. Regarde : cela n'empêche pas que je me sente heureux, ce matin. Dis-moi, Babeth, que tu es rassurée.

— Je le suis un peu. Je souffre moins. Je suis sûre que nous avons exagéré, cette nuit : il existe assez de vrais mal-

heurs pour ne pas s'en forger de toutes pièces. Sept heures déjà! il faut que je voie si Jean est levé...

Elle couvrit ses épaules d'un peignoir, quitta la chambre. Alors, sur le visage de Louis, le sourire disparut. Ce visage redevint tel qu'il avait dû être pendant les affres de la nuit.

— Tout ce jour sans elle, murmura-t-il. Et encore demain... Comment vivre ?

Il s'efforça en esprit de franchir l'obstacle de ces deux jours déserts. Il vit au delà, trois brèves semaines avant la séparation de l'été. Andrée irait dans sa famille, près de Biarritz. Elle vivrait de cette vie idiote de golf et de jazz. Elle y rejoindrait l'inconnu peut-être, heureuse de n'être plus épiée. Elle dirait à l'inconnu : « Ce sont mes vacances, mes grandes vacances... » Ils danseraient, le soir.

Les enfants entrèrent en tempête. Les leçons étaient-elles sues ?

— Raymond, as-tu recopié ton problème ? Je ne veux pas que tu remettes des copies aussi sales.

Il fut seul de nouveau, alla sur le balcon, effaroucha un ramier, se pencha sur le vide. Des deux mains, il ébranle la rampe. Non, ce n'est pas cette grille rongée de rouille qui le protège de la chute, de l'écrasement, du repos, — mais une barrière vivante : cette femme toujours attentive, ces étrangers, ces inconnus qui sont ses fils ; il s'est fourni de gardiens ; qu'il ne s'inquiète donc pas de sentir monter, du plus profond de son être, cette sombre folie ; qu'il s'abandonne à un désespoir paisible : nulle catastrophe à redouter ; rien à faire qu'avancer sur cette route droite, entre deux hauts murs ; chaque pas sans doute est un

effort, une conquête ; mais vivre à contre-courant jusqu'à la mort, cela dépasse-t-il les forces d'un homme ? Non, il suffit de s'entraîner. Et d'abord, qu'il s'oblige sur l'heure à faire des exercices suédois, qu'il prenne son bain, qu'il se rase. Il a été un lâche, cette nuit ; il s'est livré jusqu'au fond ; une telle faiblesse lui coûtera cher. Ce n'est pas qu'il ait à craindre des scènes, une persécution sourde ; Elisabeth sera sans doute plus douce qu'elle ne fut jamais. Montrera-t-elle seulement de la froideur à Andrée ? Gageons plutôt qu'elle lui fera des avances, qu'elle aura le souci de se l'attacher, qu'elle voudra tenir une place dans sa vie. « Désormais, elles se verront plus souvent, et à mots couverts, parleront de moi ; elles seront complices dans la pitié : mon entrée les obligera de se taire. Je serai le grand malade qui voit autour de son lit, les

parents ennemis faire trêve. Elles s'attendriront, mêleront leurs larmes, s'aimeront peut-être. Ah! leurs concessions réciproques! Si Babeth est obligée de me laisser seul à Paris, Andrée devra soudain partir aussi pour Bordeaux. Les quelques minutes de joie que je dérobais au destin, une Providence implacable va maintenant les prévenir : voyages remis, départs de domestiques, maladies d'enfants, tout servira contre mon cœur. Jusqu'à aujourd'hui, des événements imprévus, parfois, desserraient mes liens ; rien ne peut survenir désormais qui ne me garrotte plus étroitement. Reste le travail. »

Il gravit d'un pas lourd l'escalier intérieur qui menait à son atelier. Le modèle était en retard. Il s'assit devant la toile interrompue. Un enfant lui cria :

— Papa, on vous demande au téléphone.

Comme il passait près d'Elisabeth assise et qui cousait, elle l'avertit, du ton le plus simple :

— C'est Andrée.

Il ne comprenait pas ce qu'Andrée voulait de lui ; il écoutait cette voix ; oui, c'était bien sa voix ; cette fêlure, cet essoufflement ; enfin il attacha son esprit au sens des paroles :

— Il faut que je vous voie aujourd'hui. Je sais que ce n'est pas raisonnable ; mais, mon petit Louis, je suis sans courage pour attendre après-demain...

Quand il traversa de nouveau le salon, il s'étonna qu'Elisabeth fût assise à la même place avec son ouvrage : rien n'avait donc changé pour elle ; cette divine minute ne lui avait rien apporté. En passant, il la baisa au front et elle lui sourit. Il s'étendit sur le divan de l'atelier, ferma les yeux, concentra son esprit sur ce bonheur : « Elle désire me

voir ; elle viendra à la fin de la journée ; elle dit qu'elle est sans courage pour attendre après-demain. Autant que j'aie souffert, me voilà payé de tout. Que la lumière est belle, ce matin ! C'est étonnant ce que mon âge garde encore de ressources pour le bonheur. Je suis heureux. Elle a dit qu'elle ne pouvait pas attendre plus longtemps ; elle veut me voir coûte que coûte ; quand elle est triste, elle ne saurait se passer de ma présence. Elle est triste... elle va me répéter : « C'est déjà beaucoup que de pouvoir me blottir contre vous. » Dieu ! ce n'est pas de moi que lui vient cette angoisse. »

Louis, déjà, s'était redressé. Il commença de marcher dans l'atelier, reprenant une à une chaque parole d'Andrée, jusqu'à ce qu'il en eût extrait tout le poison qui lui était nécessaire pour souffrir.

UN HOMME DE LETTRES

I

Que puis-je pour cette chimérique enfant? Son père qui, à Elbeuf, fabrique du drap, ne voulait pas qu'elle épousât Jérôme qui écrit à Paris des pièces. Elle a suivi Jérôme et ne l'a pas épousé : « Qu'aucune contrainte, disait cette sotte, n'altère notre merveilleux amour! » Elle mit tous ses soins à n'être pas mère : un enfant l'eût détournée de servir uniquement le maître. Mais ce fut en vain que plus épouse qu'aucune épouse, bourgeoise entre les bourgeoises, Gabrielle se vit accueillie partout avec distinction, et comme la

femme d'un assez fameux auteur dramatique ; — après quinze ans, Jérôme s'éloigne, selon le droit qu'elle-même lui a reconnu et sans qu'elle puisse rien lui opposer que ses larmes.

Le seul aspect de ce salon où j'attends Gabrielle, suffit à m'éclairer sur la folie du couple qui, durant des années, s'y déchira. Les meubles défraîchis, « modern-style », sont les restes inutilisables, l'ébauche abandonnée d'une trop ambitieuse passion. La moindre chaise, par sa forme saugrenue, témoigne d'une volonté maladroite de bonheur. Dans l'après-midi sombre, flottent ces épaves d'une vie naufragée. Je me retiens de respirer cette odeur des pièces où un homme a beaucoup fumé naguère et où nul ne fume plus.

Des livres sur ce guéridon, — mais pas un seul n'a été ouvert depuis des mois. Que doivent être les soirées de

cette femme ? Aucune lecture ne saurait la délivrer d'elle-même, ni aucune imagination prévaloir contre ce qui la torture ; et quel être inventé atteindrait, fût-ce une minute, à détourner son attention de l'être qui l'a délaissée et trahie ? Je l'imagine errant de pièce en pièce, se frottant les doigts dans le silence, étouffée, suffoquée par les diatribes, par les invectives, par les supplications qu'elle ne peut plus crier à personne.

Devant moi, elle va se délivrer enfin. Je ne peux lui donner que ce soulagement : être quelqu'un qui écoute. Je serai, à la lettre, tout oreille. Etrange qu'aucune mythologie n'ait jamais représenté le divin sous l'aspect d'une oreille énorme : ce qui ne répond pas, mais qui peut-être entend. Je serai ce dieu pour Gabrielle.

Voilà des années que Jérôme la tor-

turait ; mais elle avait chaque soir la ressource de le mettre en accusation (ce que Jérôme appelait « des scènes »). Gabrielle sait aujourd'hui que ce n'est rien d'être une martyre, tant qu'on a son bourreau près de soi, nuit et jour, pour lui faire honte de sa barbarie. Une amoureuse accoutumée à cet échange quotidien d'insultes, juge que sa vie en était embellie, maintenant qu'elle ne peut plus s'adonner à ce jeu. Que toute sa douleur d'avant l'abandon lui paraît féconde en délices ! Rien ne dépasse les forces d'une femme que de hurler seule dans un sépulcre.

Aujourd'hui, du moins, va-t-elle se lamenter devant quelqu'un. Tout de même, il faudra que je feigne de la conseiller. Que lui dirai-je ? N'importe quoi : il suffit de ramasser les balles dont elle bombardera Jérôme ; et, lorsqu'elle s'arrêtera pour reprendre souffle,

que mes paroles lui soient un prétexte à repartir. Sans doute feindrai-je, comme c'est mon habitude en de telles rencontres, de détourner la conversation pour le plaisir de voir la jeune femme se jeter sur celle de mes paroles qui peut l'aider à rejoindre sa douleur. Que je l'entretienne d'un empereur de la Chine, elle me parlera des yeux bridés, du teint safrané de Jérôme ; peut-être aussi de sa science pour les supplices interminables et qui dans la victime suppriment tout, sauf le pouvoir de souffrir.

C'est ennuyeux que les convenances ne me permettent pas de me taire ou de ne l'interrompre que par des « je vous écoute », « je vous entends bien ». Le vraisemblable est que mes premières paroles, parties du cœur et trop dures pour l'infidèle, inspireront à la jeune femme quelques propos en faveur de l'homme qu'elle adore ; — mais pour

peu que je paraisse convaincu, elle se répandra soudain en insultes contre l'absent. Car si l'amour qu'elle lui voue ne saurait avoir à ses yeux d'autre excuse que de s'adresser à une sorte de surhomme, en revanche le désespoir où, par son abandon, il l'a laissée, cette plaie toujours saignante empêche qu'elle l'absolve de l'accusation d'assassinat. Surtout, gardons-nous, en cet instant, de conclure pour tout concilier : « cet homme de génie est un assassin délicieux ! » Nous verrions la furieuse, incapable de saisir ensemble tous ces contraires, passer d'un terme à l'autre, incertaine, égarée, puis s'abattre pleine de cris et de larmes. Depuis le temps qu'elle errait dans le palais de Pyrrhus, Hermione ignore encore qu'amour et haine sont les deux faces de l'unique dieu dont elle est possédée.

Aucune bêtise à dire ne me coûtera.

Sans doute lui soufflerai-je : « Essayez d'en aimer un autre ; offrez à un étranger cette place vide. » Il n'y a pas de place vide : sa vie est remplie, comblée par une absence. Impossible de pénétrer jusqu'à Gabrielle si ce n'est à propos de l'absent, pour en parler, pour en entendre parler. Des amis de Jérôme qui, à en croire la jeune femme, l'ont trahie, et qu'elle hait comme les complices de son amant, Gabrielle pourtant ne peut se défendre de les accueillir : ils font partie de son mal ; ils ont part à cette absence qui l'occupe tout entière. J'entends bien que Gabrielle pourrait être conquise par un autre homme. Mais c'est l'horreur de certains abandons qu'ils laissent l'abandonnée inutilisable pour tout autre que pour son bourreau. Gabrielle ignore que le pire crime de Jérôme est de l'avoir pétrie et repétrie, de l'avoir rendue

informe et telle qu'elle ne saurait plus s'insérer dans aucun autre destin. De même qu'il meublait sa maison de ces chaises contournées, de ces fauteuils absurdes mais dont le modèle est sans répliques, Jérôme a voulu posséder une femme différente de toutes les autres, une compagne à son usage ; souhaitant de la reconstruire selon ses vœux, il a fallu d'abord qu'il la détruisît. Mais il n'a su que la détruire ; et voici qu'incapable de la ressusciter, il se détourne d'une femme divisée et rompue. Qui donc oserait recueillir cette âme éparse, argile confuse et partout crevassée d'empreintes de doigts ?

Ah ! me méfier surtout des consolations du genre de : « le temps fera son œuvre ; un jour, vous l'aurez oublié ». S'il est vrai que de là seulement lui peut venir quelque secours, gardons-nous de l'exaspérer par l'imagi-

nation d'une vie dépouillée de ce qui est sa vie même. Pour se délivrer de l'insomnie, l'essentiel est d'abord de ne pas penser au sommeil ; il ne faut pas parler d'oublier à ceux qui n'ont plus aucune ressource ici-bas que l'oubli.

Mais je crains qu'avec cette compagne d'auteur dramatique, dont l'esprit s'est assoupli à développer des thèmes littéraires, il soit difficile d'éviter que se pose cette question : N'aurait-il pas mieux valu pour elle que Jérôme fût mort plutôt que traître ? Il me semble l'entendre déjà : « Je souffrirais moins de sa mort que de son infidélité. » Et ce commentaire trop sublime : « Perdu pour perdu, au moins ne serais-je point forcée de le mépriser. » Elle ne le mépriserait pas en effet, elle l'oublierait. Mais Jérôme vivant, aucune minute ne passe qui ne pourrait rame-

ner le fugitif, et, en même temps, cette minute apporte à l'abandonnée une raison nouvelle d'être déçue et de haïr davantage ; par-dessus tout, demeure l'espérance qu'à la seconde suivante l'ascenseur s'arrêtera à l'étage, et qu'elle reconnaîtra le bref coup de sonnette. Impossible de guérir. Elle guérirait si Jérôme était mort ; la mort seule barre toutes les routes de l'espoir et ne laisse au survivant que cette issue : l'oubli. (Cette vérité première est une réminiscence de Proust !)

Toute chose est demeurée à sa place : Jérôme retrouverait la maison telle qu'il l'a quittée. Gabrielle, me dit-on, se refuse jusqu'à des robes et ne consent à porter que celles qu'avait choisies Jérôme. Il faudrait changer au contraire, redevenir toi-même : celle que tu étais avant qu'il t'eût réduite en charpie. Alors, peut-être, te reconnaîtrait-il.

Mais si tu demeures à ses yeux ce que tu es encore : son œuvre, une œuvre à laquelle il appliqua mille retouches, et dont il s'est éloigné la laissant interrompue, — perds toute espérance de le reconquérir. Ignores-tu donc que nous ne rouvrons jamais nos livres manqués ?

II

Cette visite fut le prétexte d'un étrange dialogue. Confessons d'abord notre erreur : Gabrielle n'eût point osé me faire venir pour la seule joie de parler devant quelqu'un. Sans doute a-t-elle satisfait ce désir de se répandre en paroles, mais elle souhaitait de moi bien plus que de l'attention : il s'agissait de découvrir avec elle les raisons qu'eut Jérôme de l'abandonner : « Je ne comprends pas, je voudrais comprendre... » me répétait-elle, comme si elle dût être délivrée de toute sa douleur, le jour où lui seraient connus

entièrement les motifs des actions de Jérôme. Et sans doute, si elle avait été possible, cette connaissance l'aurait en effet guérie : c'est l'omniscience de Dieu qui l'aide à supporter la douleur du monde.

— Il épouse ma rivale... une femme plus vieille que moi, mère de deux enfants toujours malades.

Comme je me laissais aller à dire : « S'il l'aime... » Gabrielle m'arrêta :

— Il la supporte avec plus d'impatience qu'il ne me supportait moi-même. Je sais tout ce qui se passe chez eux par ses amis X. qui, sous couleur de me consoler, viennent ici parfois envenimer ma blessure. A propos du moindre camarade qui pénètre dans le bureau de Jérôme, elle l'accable de reproches ; et quand je songe au souci que j'avais de sa santé, je trouve comique qu'elle exige le lit commun et

qu'elle s'assure, chaque soir, qu'il n'a pas ailleurs épuisé ses forces.

Moi, je faisais le silence autour de sa vie, je m'effaçais. Il rentrait, ne rentrait pas ; rien ne paraissait, au dehors, de mon angoisse. Après des fugues de huit jours, il retrouvait son couvert mis, et mon visage ne trahissait rien que ce que la douleur y avait creusé à mon insu. Croiriez-vous que j'en étais arrivée à ne lui faire « une scène », que lorsque je sentais qu'il en avait obscurément le désir, soit qu'il ne sût quelle attitude prendre et que celle-là lui parût la plus naturelle ; soit qu'il espérât que des injures et des cris le détendraient. J'en étais au point de savoir qu'autant qu'il eût de lettres à lire, à l'heure du courrier, il ne fallait faire sauter devant lui la bande d'aucun journal ; je n'ignorais pas qu'il ne peut souffrir qu'on lui adresse la parole

pendant qu'il se rase, ni que l'on passe devant la porte des cabinets lorsqu'il y est enfermé ; ni, lorsqu'il est assis au coin du feu, qu'on s'installe en face de lui, dans l'autre fauteuil.

« Parfois, je me trompais, et lorsqu'il rentrait, la nuit, je faisais semblant de dormir, alors qu'il aurait désiré que je fusse éveillée et que je lui fisse des questions ; ou au contraire il me retrouvait lisant au lit (à peine avais-je entendu l'ascenseur s'arrêter à l'étage, qu'après une nuit d'angoisse, je prenais un livre par contenance et feignais le plus grand calme) ; alors il me reprochait d'affecter de ne pas dormir en son absence, pour l'obliger à ne plus sortir.

« Ah! Dieu sait que j'ai fait la part du feu! Qu'il se sentît libre, je n'avais pas d'autre souci. S'il m'avait quittée afin de demeurer seul, peut-être l'eussè-

je compris : malgré toute ma science pour ne lui être pas à charge, il se peut, comme je le lui ai entendu souvent répéter, que la vie conjugale soit à l'homme de lettres un long empoisonnement, et qu'il ait raison de traiter en ennemi tout ce qui, à son entour, prononce des paroles, froisse un journal, ferme une porte, ou seulement respire. Le cœur fidèle qui bat aux côtés d'un artiste le gêne par son battement même.

Oui, j'aurais compris que Jérôme eût renoncé à moi pour être seul, et qui sait si moi-même alors je n'eusse pas trouvé la résignation dans le repos ? On se fatigue à vivre au chevet de ces grands blessés, criblés de flèches qui leur arrivent de toutes parts, du côté de Dieu et des plus sublimes abstractions, aussi bien que d'un confrère aigri ou d'un critique hostile... Non !

non ! qu'osè-je dire ! rien ne m'eût consolé jamais de l'avoir perdu... Du moins aurais-je compris...

(Ainsi revenait à tout propos, dans la bouche de la jeune femme, ce mot « comprendre »).

— Or il m'a quittée pour la pire des prisons : un appartement médiocre dans la banlieue, une femme usée, aigrie, des enfants chétifs dont il parle avec dégoût...

— Sans doute est-il un homme aussi incapable de solitude que de fidélité : il l'abandonnera.

— Non, puisqu'il l'épouse, puisqu'il se prépare à reconnaître les enfants.

— Peut-être veut-il se prémunir... (J'hésitais à formuler une supposition dont je craignais que Gabrielle fût atteinte). Mais elle devina ma pensée.

— Se défendre contre moi, mettre l'irréparable entre nous, voulez-vous

dire ? Vous pensez que je lui fais horreur ? Eh bien, écoutez : je lui avais promis le silence ; mais à vous, il faut que je le confie : Jérôme souvent revient ici... oui, il a gardé la clé et plusieurs fois, depuis notre séparation, à la fin du jour, j'ai entendu ce grincement familier dans la serrure. Et c'est pourquoi rien au monde ne me ferait sortir à cette heure-là. Il s'assied humblement, il me regarde, m'écoute ; il ne se défend pas. A cette place où vous êtes, je l'ai vu pleurer. La dernière fois, il m'a pris la main, et m'a dit : « Toi seule, Gabrielle... » et il appuyait cette main sur son front, sur ses yeux. Mais j'ai eu la bêtise de lui souffler : « Reste ! » Il s'est levé alors ; la porte de l'escalier refermée, je l'ai entendu descendre quatre à quatre.

— Et vous n'avez aucune idée...

— Non, aucune. D'abord j'ai cru

(avec les hommes de lettres il faut avant tout penser à cela), j'ai cru qu'il avait besoin de me regarder souffrir... oui ; pour sa prochaine pièce. Dame! dans l'état où me voilà, je pouvais lui servir ; je suis ce qu'il appelle une fameuse planche d'anatomie. Mais non! je connais ses yeux, je connais toute son attitude lorsqu'à l'affût du document, il tient l'arrêt : son air de chien hypnotisé par un gibier immobile. Or je vous jure que ce n'était pas l'homme de lettres, c'était bien l'homme que je voyais saigner à la même place où vous êtes assis.

— Cette femme, peut-être a-t-elle barre sur lui... peut-être le tient-elle ? »

Cette supposition que je faisais à la légère et pour ne pas rester sans rien dire, parut émouvoir profondément Gabrielle.

— Oui, j'y ai songé aussi, bien que

je veuille me persuader qu'il n'est pas homme à subir un chantage. Cela m'inquiète que vous ayez eu la même pensée. Nous ne connaissons pas le plus secret de sa vie. Oui... plus j'y songe... peut-être avez-vous raison.

Elle se leva. Une robe d'intérieur démodée flottait autour de son corps amaigri.

— Ses fugues... Où allait-il ? Je ne sais pas imaginer les gestes qu'il faisait loin de moi. Il revenait meilleur, presque toujours, spiritualisé. C'était cela qui me détournait de m'inquiéter alors que j'eusse dû y voir peut-être le signe d'un assouvissement. Que fait un homme quand il sort seul ? Où va-t-il ? A quelle bête inconnue porte-t-il en secret sa pâture ? Avez-vous subi cette souffrance de ne détenir de droit, dans l'être qu'on aime, que sur un seul étage, si j'ose dire, — d'entendre respirer, remuer au-dessus

et au-dessous, — d'avoir en même temps la certitude qu'il n'existe pour nous aucun moyen de communication avec ces régions toutes proches mais inaccessibles. Alors peut-être, oui, il faut avoir le courage de tout supposer, de tout craindre. Je vous supplie d'aller le voir.

Je lui opposai que Jérôme n'était pas mon ami, à peine un camarade.

— Mais il vous admire... Si! il vous vénère. Peut-être se confessera-t-il... n'attendez pas demain : le mariage est au moment de s'accomplir.

Je voulus rassurer Gabrielle et lui affirmai que Jérôme ne faisait rien que ce que nous faisons tous, gens de lettres : courir les rues à la poursuite d'un personnage. J'ajoutai :

— Ces courses dans Paris, cette fuite hors du quotidien, cette peur de nous retrouver dans un cadre trop précis,

en face de gens trop connus, mais c'est l'histoire de tous les créateurs... Je verrai Jérôme puisque vous le souhaitez ; mais sans doute nous égarons-nous : s'il y avait de l'inavouable dans sa vie, nous le saurions. Tout se sait à Paris ; et dans le petit monde clos des lettres, du théâtre surtout... Si ses confrères avaient pu le salir... Or je n'ai jamais rien entendu dire à son propos...

Gabrielle m'interrompit :

— Tout se sait, dites-vous ? Ce n'était point l'avis de Jérôme qui répétait souvent qu'on ne nous connaît pas, que nous ne connaissons pas les autres. Les gens ne font pas attention à nous, ils s'amusent de nos tics mais ne vont pas au delà de notre apparence. C'est qu'au fond personne n'intéresse personne ; chacun ne pense qu'à soi. Nous croyons retenir les regards, disait Jérôme, jusqu'à ce que dans une œuvre

où nous nous sommes mis tout nus, nous découvrions que les hommes ne voient même pas notre nudité. A mesure que j'avance dans la vie, ajoutait-il, je jette un à un les masques dont est recouvert mon visage, mais je doute que lorsqu'ayant jeté le dernier, ma face inconnue apparaîtra au monde, un seul cri de terreur s'élève...

— Il disait : un cri de terreur ?

— Je me souviens de ses propres paroles, et de celles-ci encore : « Les uns sont aveugles à force d'indifférence ; — pour les autres : ceux qui m'aiment comme vous m'aimez, Gabrielle, il y a longtemps que j'existe en eux tel que leur amour exige que je sois. » Un jour il a ajouté : « moi seul ai peur de moi-même. »

— C'est un auteur dramatique votre Jérôme ! Il dramatise tout. Croyez-vous que les gens ne nous ont pas devinés

depuis longtemps ? La littérature est pleine de lépreux qui montent sur les bornes des carrefours et crient : « Regardez le bel ulcère ! » et ils ouvrent leurs vêtements. Mais les passants ne s'arrêtent pas : « Qu'espérez-vous nous apprendre ? disent-ils. Cela seul nous intéressait en vous : les ruses dont vous usiez pour vous exprimer dans vos œuvres sans vous découvrir tout à fait. Votre art ne valait que par l'allusion. Maintenant que nous avons vu votre plaie, il ne vous reste plus que de vous taire. »

Je voulais que ces subtilités donnassent le change à Gabrielle sur l'inquiétude où me mettaient ses confidences. J'ajoutai que Jérôme, auteur goûté du petit nombre, avait pourtant un extrême souci de sa carrière ; qu'il montrait du penchant pour les décorations, pour les académies, qu'il n'était

pas homme à compromettre sa réussite temporelle...

— C'est justement parce qu'il souhaite les honneurs officiels, que cette femme, peut-être, a de quoi le faire chanter.

— Croyez donc le plus simple : sans doute existe-t-il entre eux une entente charnelle...

Paroles maladroites, qui l'irritèrent. Elle secouait le front, répétait :

— Et moi, je sais qu'il ne l'aime pas, mais elle le tient ; elle l'empêche de sortir. Telle est sa puissance sur lui qu'elle lui défend de boire. Il ne boit plus.

— Il buvait ? Mais, Gabrielle, ce peut être là tout le secret de ses fugues.

— Oh ! il ne rentrait jamais ivre, vous savez. Un étranger ne se fût aperçu de rien. Moi, tout de suite, je comprenais qu'il n'était pas maître de

ses paroles. Il en disait plus long qu'il n'aurait voulu, et lui qui, jusque dans ses pires cruautés, fut toujours soucieux de la forme, il en arrivait vite aux gros mots, les soirs de cocktails : on eût dit d'un ouvrier qui a touché sa paye et qui n'en rapporte que la moitié... Ou c'était au contraire une sorte de gentillesse attendrie, une pitié douce, des caresses de frère, un désir d'effusions... Hélas! j'accueillais avec froideur ces retours de bonté — soit que je connusse, par une amère expérience, que dès le lendemain il me le ferait payer cher, soit à cause de l'obscur sentiment que j'en bénéficiais par hasard et parce que je me trouvais là. Mais à la recherche de quelle autre créature impossible à atteindre avait toute la nuit rôdé cet orage qui, faute de mieux, crevait enfin sur moi, me criblait d'une tendresse que je n'avais

pas inspirée ? Ou au contraire, encore tout baigné de bonheur, il me tendait ses lèvres trop chaudes ; vous savez lorsqu'en août on dit : cet orage-là n'a pas été pour nous, mais tout de même le temps est rafraîchi, il a dû pleuvoir quelque part. Ainsi je devinais que Jérôme venait d'aimer quelque part.

J'aurai vécu quinze ans au bord de cette eau noire, impénétrable. Des rides à la surface, des bulles d'air témoignaient d'une agitation intérieure dont les causes demeuraient inconnues. Quelles bêtes filaient, s'entre-dévoraient dans ces abîmes ?

Je regardais Gabrielle souffrir. Ce n'est point la bonté, mais le pouvoir de me mettre à la place d'autrui qui toujours me rendit impropre au métier de bourreau. Il n'est pas trop de toute une vie de mensonges pour épargner une seule de ces larmes. Comment Jérôme

supporte-t-il de vivre, sachant ce que Gabrielle endure à cause de lui ? Pour un rien, je l'attirerais sur mes genoux, toute chaude et toute mouillée de pleurs ; je presserais, avec respect et comme celui d'un enfant, ce corps réduit par la souffrance... car il n'est pas deux méthodes pour « faire du bien » aux jeunes femmes, et il n'est qu'une seule consolation qui leur soit efficace ; justement celle qui n'exige aucune parole ni, d'ailleurs, aucun geste défendu, et qui ne trouble le silence que de soupirs.

III

Je n'osais m'approcher de la pleureuse ; le crépuscule vint sans que Gabrielle eût songé à donner de la lumière. Elle avait conservé les goûts du temps de son premier amour, lorsque les poètes qu'elle préférait alors faisaient des vers sur les chambres sans lampes et comparaient le crépuscule à une bonne mort. Pour moi qui ai toujours eu horreur du chien et loup, je cherchais d'une main tâtonnante le commutateur. Ce fut à ce moment qu'une clé tourna dans la serrure de l'entrée. Gabrielle se leva d'un bond.

Je ne la suivis pas dans l'antichambre. Quelques chuchotements, puis elle reparut avec Jérôme. Il me tendit la main :

— Je suis content de vous voir... vous voir ? c'est une façon de parler.

Une lumière brutale tomba du lustre : nous dûmes avoir honte de nos trois figures, car nos regards se fuyaient. Chacun attendait que tout ce que dans l'ombre il n'avait pas songé à dissimuler, disparût de ses traits. Mais peut-être demeurait-il encore trop de désir dans mon regard, trop de douleur dans celui de Gabrielle, et Jérôme offrait un aspect trop étrange (il faudrait, à son sujet, oser parler d'une « beauté repoussante ») pour que nous eussions le courage, avant la fin de cet entretien, de nous dévisager les uns les autres.

D'abord je voulus me retirer, mais

je fus retenu par Jérôme avec une sorte de véhémence où sans doute Gabrielle reconnut l'effet de l'alcool ; pour moi, j'avais déjà senti dans son souffle ce relent d'acétylène dont vous empoisonnent les buveurs de cocktails. Je compris pourquoi Gabrielle joignait ses instances aux siennes lorsqu'elle m'eut dit à l'oreille : « Vous sortirez ensemble... »

Elle espérait que l'entretien qu'elle voulait que j'eusse avec Jérôme aurait lieu le soir même. Je demeurai donc, curieux des paroles qu'ils allaient échanger. Ce fut à moi que Jérôme d'abord s'adressa, pour me remercier d'aider Gabrielle « à franchir le mauvais passage ».

Elle demanda :

— De quel passage s'agit-il ? Je n'avance ni ne recule : immobile sur une route qui ne mène nulle part.

— On fait toujours ce qu'on préfère. Toi, Gabrielle, tu aimes brûler ; tu détestes de ne pas souffrir.

Elle souleva une épaule, murmura : « Imbécile ! » Puis soudain :

— Bien sûr ! Je veux souffrir par toi, puisque je ne peux même imaginer de toi à moi, d'autre lien que la souffrance. Je ne sais ce qu'est la joie dans l'amour.

— Crois-tu que je le sache mieux que toi ?

D'un coup d'œil furtif, j'observai le joli visage fripé de Jérôme tandis qu'il interrogeait Gabrielle, puis me détournai avec un sentiment confus de honte. Il regardait dans le vague.

— D'ailleurs, l'amour heureux, cela existe-t-il seulement ! oui ! oui ! cela existe dans un pays que nous ne connaissons pas. Je crois à l'existence des amants comblés comme à celle des

anges. Il y a quelque part des chants de harpe, des battements d'ailes... Mais où donc ?

Gabrielle me dit, en remuant à peine les lèvres : « Il a bu... » Elle se leva alors, s'approcha de Jérôme, s'assit près de lui :

— Depuis ta dernière visite, es-tu plus heureux ?

— Je te répondrai comme Lucifer à Eloa quand elle veut savoir si du moins il est content : « Plus triste que jamais ! » Ah ! dame, oui ! plus triste que jamais... Tu me demandes pourquoi ? Ce serait trop long à raconter ; je ne voudrais pas retarder ton dîner... Mais c'est impossible que je rentre tout de suite ; parce que lorsque je suis allé travailler dans un bar, il n'y a pas moyen de le cacher à Berthe. Sans doute, en ne rentrant pas à l'heure du dîner, je risque gros... mais moins tout de

même que si elle découvre que j'ai voulu me donner un peu de ton... Si tu veux tout savoir, le petit Pierre se remet de la coqueluche ; mais Raymond tousse ; il va sûrement être pris. Nous avons tout fait pour isoler Pierre ; nos précautions n'auront servi à rien : encore des semaines à être réveillé toutes les demi-heures, par une quinte... Oui, nous avons toujours eu le petit malade dans notre chambre, sans quoi la bonne n'aurait pu résister...

— Il faudrait les changer d'air...

— Tu sais cela, Gabrielle, qu'il faut que les enfants qui ont eu la coqueluche changent d'air ? C'est admirable ! Je ne t'ai jamais rien entendu dire de plus sensé.

— Pourquoi ne le saurais-je pas ?

— Mais parce que tu n'as pas eu d'enfant... Tu n'as pas voulu en avoir...

— A cause de toi.

— Maintenant, le voudrais-tu, tu ne le pourrais pas... On ne t'a pas enlevé les ovaires ? Non ? Il n'y a pas de quoi pleurer. Tu es... tu es en dehors de la vie ; une héroïne de d'Annunzio ; une personne sublime, une muse ! une muse accoudée devant un paysage d'art. Si ma prochaine pièce réussit, j'augmenterai ta pension ; tu iras vivre au Ritz. Si ! si ! cet appartement, ça « t'enracine » trop. Tu dois vivre au Ritz, ne posséder en propre que tes malles. Tu accrocheras aux murs quelques photographies : Michel-Ange, Vermeer, un Greco : tout ce qu'il y a de distingué.

Il s'était levé, marchait de long en large, les mains bien enfoncées dans les poches, les pommettes et le nez couperosés (il était de ces hommes-renards qui ont toujours l'air d'avoir du sang à la gueule).

— Eh bien, oui : les gosses vont partir

pour la campagne, dans le Sauternais, chez leur grand'mère. Berthe est de bonne souche paysanne, elle, tu sais! Ils possèdent une maison de maîtres dans un petit pays qui s'appelle Bommes. Ils font du vin qui vaut celui de la Tour Blanche. C'est le même terrain : il n'y a que la route qui les sépare. Le Ciron coule au bas de la côte : le goujon foisonne et, au soleil couchant, les filles regardent les garçons se baigner.

— Mais tu ne pourras pas travailler, Jérôme.

— Non! mais vous l'entendez! (il marchait toujours et parlait avec une exaltation croissante). C'est ici, dans un appartement poussiéreux, anonyme, auprès d'une femme inoccupée et toujours à l'affût de mes pensées, de mes gestes, de mes paroles, c'est ici qu'il aurait fallu renoncer à toute création.

— Tu étais libre... Je te laissais libre.

— Mais justement, nous ne créons que dans la contrainte. Tu as toujours cru que l'œuvre d'art naît de l'œuvre d'art ; que les voyages, les musées, les concerts inspirent l'artiste. Tu m'as empoisonné dans une atmosphère de « beauté », comme tu disais. C'est au chevet d'un enfant malade que l'artiste puise sa nourriture ; oui, dans une chambre où un enfant tousse ; — et lorsqu'il presse en même temps contre lui un corps exténué d'avoir été fécond — un corps comme une terre labourée. Il n'y a pas de quoi faire la grimace, ma petite !

Gabrielle, sans plus rien de tendre sur le visage, le suivait dans ses allées et venues, essayait de placer une parole. Elle criait :

— Je te connais trop pour croire à ce boniment. Mais rappelle-toi : un chien, dans la rue, aboyant, suffisait à sus-

pendre ton travail ; tu avais un besoin maladif de silence. Toi, avec des gosses malades dans ta chambre ? Toi, dans une ferme, à la campagne ? Raconte cela à d'autres, mais pas à moi !

Jérôme haussait les épaules, grimaçait, me prenait à témoin :

— Impossible qu'elle comprenne ! Ah ! elle est de la bonne époque des compagnes de littérateurs, des « associées » qui croyaient qu'il faut dispenser au poète « une solitude où voltige un baiser ». Me l'a-t-elle servi, ce vers du misérable Prudhomme ! Ah ! cet affreux silence autour de moi, avec cette seule petite musique méchante d'un moustique dont l'interruption correspondra à une piqûre : vlan ! le baiser se posait... moustique impossible à écraser... J'ai peur d'un baiser comme d'un moustique ! elle avait une façon de rôder autour de moi sur ses pointes

craquantes : il me semblait que la planète entière grinçait sur son axe. Et ces lenteurs pour tourner la page du journal! Ces portes refermées avec tant de précaution que j'en avais des arrêts au cœur! Et les menus! ce drame de chaque repas! Maintenant, on ne me demande plus si j'aime ce que je mange : je mange ce qui est bon pour les enfants. Je me prive de bananes parce qu'il faut les garder pour les enfants!

Cela le calmait de parler. Peu à peu il avait baissé le ton, et déjà revenait sur ce qu'il avait dit, s'excusait de trop « généraliser » : le même régime, selon lui, ne convient pas à tous les artistes ; il ne convient même pas à toute une existence d'artiste ; les conditions de notre vie doivent changer à mesure que nous évoluons...

Gabrielle s'était rassise et le couvait maintenant d'un œil sans fureur mais

aussi sans tendresse, — un œil curieux, interrogateur. Penchée en avant, les coudes aux genoux, elle secouait la tête, en un signe continu de négation. Sans essayer d'interrompre Jérôme, elle répétait pour elle seule, à mi-voix : « Non! ce n'est pas cela... Ça ne signifie rien... C'est du battage... Il y a autre chose... » Si peu furieuse, en vérité, que lorsque Jérôme, s'étant levé, après un silence, chercha son chapeau, elle l'interrogea d'un air étonné :

— Tu pars déjà?

Il répondit qu'il n'était resté que trop longtemps, qu'il n'aurait pas dû venir, qu'elle avait bien mérité de vivre désormais en paix. Nous le suivimes dans l'antichambre. Gabrielle me dit :

— Ne le quittez pas. Tâchez de savoir... Vous reviendrez demain ; je compte sur vous à la même heure.

Elle n'attendit pas ma réponse, ne

songea même pas à me demander si j'étais libre : toute sa vie tournait autour de Jérôme et elle aurait eu quelque peine à imaginer que je pusse appartenir à un autre système d'astres.

IV

Ce fut Jérôme qui me pria de l'accompagner. Nous suivîmes l'avenue Victor-Hugo vers l'Etoile. Le feutre rabattu cachait l'usure de son visage. Il marchait d'un pas allègre et j'avais peine à le suivre. Il n'était guère de passant qui ne retînt, quelques secondes, son attention. Il me dit qu'il aimait sur le trottoir tous ces échantillons humains à sa portée, en quelques secondes...

— Comment avons-nous le courage de vivre avec les êtres que nous inventons, lorsque cette chair vivante, dans les

rues, coule à pleins bords? Ça vous amuse d'écrire, vous? Moi, je hais cette nécessité qui m'enchaîne à ma table; je porte en moi de la vie : il faut qu'elle sorte coûte que coûte et que je reste assis devant du papier, — et que je dégorge. Quelle destinée! Je ressemble à cette chienne pleine que j'ai vue un jour d'ouverture de la chasse : elle rampait dans les chaumes, flairant des traces, et pendant ce temps, commençait de mettre bas; telle était sa passion de chasseresse, qu'un chiot sorti d'elle, cela n'interrompait pas sa quête, et elle se traînait encore sur l'odeur du lièvre. Moi aussi, je passerais mon temps dans la rue; pas une heure du jour et de la nuit où elle ne m'enchante : dans son plus grand vacarme et dans son plus grand silence (lorsque à quatre heures du matin, Paris ressemble à la fin des temps). Mais des êtres en moi

s'agitent : un dialogue intérieur s'engage que je vais perdre à jamais, si je ne rentre en hâte... Parce que tout de même rien ne compte que cela : ce serait délicieux de vivre maintenant — mais pour nous autres, créateurs, il s'agit de vivre toujours.

« Vous avez entendu cette pauvre petite se glorifier de ce qu'elle m'avait toujours laissé libre ? La sotte ne voit pas que c'est pour cela que je l'ai fuie : j'exige d'une femme qu'elle me garde, et, si elle n'y suffit pas, qu'elle appelle à la rescousse des enfants, des séries d'enfants, et toute une chaîne d'ascendants, de collatéraux ! A l'abri d'une immense muraille familiale, cimentée d'ennuis, de tentations, de regrets, je travaille ! »

Il hâtait le pas, ralentissait, me bousculait pour mieux me convaincre, dévisageait les gens, se retournait parfois,

suivant quelqu'un des yeux ; il me disait :

— Cette figure est encore imprimée en moi toute fraîche : dans deux heures, il n'en restera plus de traces.

Je lui reprochai d'opposer la vie fictive de ses créatures à la vie réelle, de la façon la plus arbitraire ; je l'assurai qu'à son insu, il puisait dans le réel les éléments de son œuvre. Il protesta et je m'efforçai de ne point nourrir d'objections une dispute qui nous éloignait de l'objet secret de ma recherche. Je me gardai de contredire ses vues et sournoisement l'incitai à me parler encore du trottoir : Ne pouvait-il, bien qu'il fût un écrivain, laisser une place au divertissement, à l'aventure, — vivre enfin ? Jérôme serra mon bras :

— Vous dites : vivre ! Du temps que Gabrielle me laissait toute liberté pour « vivre », j'ai contenté quelques fantai-

sies dans divers ordres. Mais de quelque ordre qu'elles fussent, toujours j'eus le sentiment de descendre une pente à chaque seconde plus rapide. Jamais je ne suis revenu à mon point de départ : il faut demeurer à mi-côte, diminué, appauvri.

(Ce sont là propos d'ivrogne dont je sens tout le vague ; mais je me ferais scrupule de les alourdir par des commentaires.) Il ajouta :

— Nous autres, les créateurs, nous sommes du petit nombre des gens éveillés : c'est pourquoi nous avons peur de nous-mêmes. Vous dites que vous n'avez pas peur de vous-même ? Allons donc ! la plus grande part de l'humanité somnole : tous ces agités anglo-saxons, tous ces hurleurs de la Bourse, du Parlement : des endormis, mon vieux ! L'opium des affaires vaut l'opium de la politique. C'est terrible

d'être à jamais éveillé, incapable de sommeil, attentif et lucide par profession. Aucun de mes abîmes ne m'échappe. Et cette Gabrielle qui me laissait libre de m'y jeter ! Au fond chaque artiste, à un moment de sa vie, est pris de panique, cherche à se protéger : la claire connaissance de nous-même fait le jeu du catholicisme ! Si beaucoup hésitent, ne se décident pas, presque tous rôdent autour. Ah ! poètes ! gibier pour Dieu !

Il serra mon bras plus fort :

— Vous, qui n'êtes pas marié, qui ne lisez pas l'*Information Financière*, qui détestez les cartes, qu'allez-vous faire ce soir ? Osez me le dire.

— Et vous ?

— Moi, je vais rentrer, fourbu. J'aurai préparé une petite histoire pour que Berthe ne crie pas trop. Je saurai combien Raymond a eu de quintes et si on peut le nourrir un peu. Je guetterai

d'un œil de caniche la face consumée de Berthe, avec la peur d'ajouter à son agacement. Elle me chargera de commissions : « Vous qui ne faites rien... » ou encore : « tenez... rendez-vous utile... »

— Mais si vous n'aviez pas ce refuge (vous appelez ça un refuge!) je ne vois pas quels risques...

— Mon pauvre ami! Je me rappelle le temps de ma liberté : chaque soir s'ouvrait devant mes pas comme un mystère trouble. La ville devenait une jungle où tout pouvait fondre sur moi qui m'y enfonçais, le cœur étreint d'une angoisse délicieuse, le corps lavé, — prêt à tous les consentements ; et aujourd'hui que je ne suis plus jeune...

— Imaginez que vous n'ayez pas à rentrer, ce soir, chez votre amie : quels seraient vos gestes?

Il hésita une seconde, son visage s'éclaira.

— D'abord, je dînerais merveilleusement, je m'échaufferais d'un Bordeaux (une bonne année de Gruau-Larose). La bouteille vidée, je m'abîmerais dans cette vision simplifiée de la terre et du ciel, dont maintes fois les restaurants de la rue Royale me dispensèrent le ravissement. Je jalonnerais la carte de ma vie avec de petits drapeaux piqués, par exemple, sur la Comédie-Française où j'ai une pièce reçue, sur l'Institut où peut-être moi-même serai reçu un jour, sur cet immeuble de la rive gauche d'où chaque matin une jeune fille m'écrit et me fixe des rendez-vous dans les auberges de la banlieue... Supposez qu'il y ait un orchestre durant ce dîner solitaire, alors ma rêverie, bien sûr, se ferait plus grave : J'entrerais en moi dans la cité des tombeaux, je dénombrerais mes mortes et mes morts ; je décou-

vrirais des visages, je retrouverais intact un trésor d'amour enfoui. Que de fois, entouré de gens attablés dans une violente lumière, je me suis étonné d'être cet homme correct, au visage inexpressif, qui m'apparaissait dans une glace! C'était l'instant où je déterrais en moi le corps d'un ami mort depuis un quart de siècle ; il fallait lever la tête, regarder le plafond, pour que ne ruissellent pas soudain toutes les chaudes larmes de mon enfance. Gabrielle m'apparaissait toujours, à la fin de telles soirées, — si belle, si meurtrie! Je ne saurais vous dire comme je l'aimais alors! Je construisais en esprit une méthode pour lui donner enfin la joie. A partir de demain, me disais-je, Gabrielle ne pleurera plus.

— Et ensuite, Jérôme, que faisiez-vous ?

— Vite! le trottoir!... Mais même

l'été, en sortant de table, je grelotte. Restent les promenoirs. Les promenoirs : rues abritées, chaudes, peuplées de passants choisis entre tous ceux dont me divertit le manège : tous ceux qui chassent. Enfant, je n'emportais pas de fusil mais j'aimais à regarder chasser le chien. Là aussi, je regardais ces êtres dont la plupart sont à la fois chasseur et gibier...

Nous étions devant l'Opéra. La foule faisait un remous autour de l'escalier du métro. Mon compagnon me prit la main :

— Par cet égout, je rejoins l'appartement dans les six mille, la chambre qui n'a pas été aérée à cause du petit, les quintes et les vomissements, la joie d'une vie digne, méritante et pure.

— Ne goûtiez-vous pas une vie aussi pure auprès de Gabrielle, sans tous les arias d'une famille ?

— Elle m'aimait, l'amour qu'une femme a pour nous n'est pas un mur derrière quoi s'abriter ; c'est un obstacle à franchir. C'est aussi une atmosphère trop lourde, un orage d'autant plus accablant qu'il se retient d'éclater. Et puis, pour créer, il nous faut un semblant de solitude : Berthe occupée de ses enfants souvent m'oublie. J'étais toute la vie de Gabrielle. Aussi effacée qu'elle voulût être à mon côté, je l'entendais penser à moi. Je n'ai pas écrit un vers durant les quinze années de notre liaison. Vous savez que les abeilles brouillent les parois des ruches transparentes. Aucun miel ne se compose sous un regard étranger, fût-il plein de passion ; surtout s'il est plein de passion (c'est-à-dire d'attention). Il faudrait atteindre, dans nos ménages, à cette tendresse d'habitude qui consiste à ne plus même se voir. Croiriez-

vous que chez Berthe, entre le petit lit de l'enfant, et une table salie de remèdes, je me suis, un soir, retrouvé poète ?

— Pourtant vous revenez chez Gabrielle ?

— Elle m'oblige à revenir. Elle veut que je revienne : les gens qui nous aiment ne sont pas sans pouvoir sur nous. Gabrielle m'a, pendant quinze ans, travaillé ; elle s'est acharnée à me rendre tel que son amour souhaitait que je fusse. Aujourd'hui que nous sommes séparés, des pans entiers subsistent en moi de son œuvre interrompue. Elle règne encore sur ce qui, dans mon être, survit de son travail tenace. Des régions demeurent sous son influence et, à son appel, s'émeuvent. Que c'est difficile de se séparer ! J'y ai usé mes forces pendant quinze ans et des fibres résistent encore. Les amants

délivrés les uns des autres, je suis persuadé qu'ils demeurent le petit nombre si l'on songe à la foule immense de ceux qui, après de grands efforts, d'affreuses secousses, retombent, plus solidement que jamais rivés l'un à l'autre, résignés à l'accouplement jusqu'à la mort.

Depuis un moment (depuis qu'il me parlait de Gabrielle) Jérôme ne prononçait plus que des phrases littéraires, dénuées de toute sincérité. Il tira sa montre, me tendit la main, l'esprit absent. Il me dit qu'il était content de m'avoir vu, me pria de ne pas négliger Gabrielle, et comme je feignais de m'attendrir : « Elle est si gentille... », il me répondit, sans me regarder : « Je vous la donne... » puis descendit l'escalier du métro.

Irai-je rendre compte à Gabrielle des propos que j'ai recueillis ? Déjà ma

mémoire n'en garde plus qu'une impression confuse. Saurai-je extraire de ce bavardage l'infime parcelle de vérité ? Un problème insoluble ne m'a jamais retenu longtemps. Je n'ai plus rien à attendre de Gabrielle qui a eu bien tort d'espérer quoi que ce fût de moi. Je suis résolu à ne plus la voir. Mais que vais-je faire de ma soirée ?

V

J'ai laissé quelques instants sur ma table, sans l'ouvrir, une lettre de Gabrielle, — persuadé qu'elle m'y adressait de furieux reproches à cause de l'abandon où je la tenais. Depuis le temps que des amants me mêlent à leurs débats, j'aurais dû me souvenir que ne rien faire de ce qu'ils exigent est souvent la plus sûre façon de les servir. Au vrai, Gabrielle m'exprimait en douze pages sa gratitude : j'appris que très peu de jours après notre rencontre, Jérôme avait accompagné au train de Bordeaux Berthe et les petits

coquelucheux, — qu'il avait fermé sur eux la portière avec mille promesses de les rejoindre bientôt. Mais, selon Gabrielle, il était d'ores et déjà résolu à ne plus les revoir et elle m'attribuait tout le mérite de cette décision.

« L'essentiel reste à faire, ajoutait-elle. Jérôme souvent me recherche à la fin de l'après-midi, mais rien ne me laisse espérer qu'il songe à la vie commune. Je vous supplie de ne pas laisser interrompu un si admirable travail : achevez notre bonheur. Jérôme, d'ailleurs, souhaite votre visite. Je lui ai promis que vous le rejoindriez demain, chez moi, vers huit heures et que vous le mèneriez dîner au cabaret : c'est, vous le savez, un de ses plus chers plaisirs. »

J'eus soin de ne pas sonner chez Gabrielle avant huit heures, craignant de la frustrer d'une seule minute de

solitude avec son Jérôme. Là encore, je vis bien que j'avais eu tort de faire le délicat. « Ah! vous voilà enfin! » cria Jérôme, dès qu'il me vit. Il me laissa à peine le temps de dire un mot à Gabrielle qui se mouchait dans l'ombre, poudrait son visage encore brûlé de larmes. Pressé de fuir sa victime, il partit sans se retourner et, dès l'escalier, m'interrogea joyeusement : « Où dînons-nous ? »

— Que lui avez-vous fait encore ?

Il protesta de son innocence. A l'entendre, Gabrielle était une écorchée vive ; impossible de dire un mot qui ne la blessât, — et avant même qu'il eût ouvert la bouche !

— L'exigence des amoureuses de cette race est illimitée ; qu'on leur accorde peu ou prou, elles souffrent et crient. Il faudrait renoncer à tout travail, à toute ambition, à tout plaisir et, en

général, à tout ce dont elles ne peuvent prendre une part égale à la nôtre. Tout est crime et trahison à leurs yeux qui s'accomplit sans elles, en dehors d'elles ou seulement à côté d'elles... Impossible d'en sortir... Mais ce n'est pas intéressant ! Parlons de ce qui est intéressant.

Ce qu'il trouvait intéressant, c'était un de ses drames, partout refusé, et qui venait de paraître en librairie. J'eus l'imprudence de feindre de l'avoir lu, alors qu'il aurait été si simple de dire, avec un air de gourmandise calculée, comme je fais toujours : « Je l'ai mis de côté pour mes lectures de vacances. » Et certes, je suis fort capable de parler à un auteur d'un ouvrage dont je ne connais que le titre, mais avec Jérôme, j'avais à faire à forte partie. Il me posait des questions précises :

— Voyons ! avouez franchement que

vous n'aimez pas mon troisième acte. Vous êtes de ceux qui jugent que Rodolphe aurait dû...

Je fis front : je tins le coup jusqu'au dessert. Pour tourner court, je l'interrogeai sur la presse qu'il avait eue ; il fut stupéfait que je n'eusse pas lu « le merveilleux Souday », « l'excellent Chaumeix ». Il avait un flair étonnant pour dénicher, du premier coup, dans le journal, son nom, fût-il imprimé dans une note à la troisième page. Jérôme ne doutait pas que sa « presse » passionnât les autres écrivains et tous les hommes en général. (Il est curieux de penser que la même page du *Figaro*, lue par un littérateur et par un sportif, puisse donner deux visions si différentes du monde.)

Ce ne fut qu'aux liqueurs que je trouvai le joint pour lui parler de notre dernière rencontre et pour lui mani-

fester mon étonnement de ce que Gabrielle m'avait attribué tout l'honneur de la décision qu'il avait prise au sujet de Berthe. Il m'assura que j'y avais aidé en effet ou, tout au moins, que j'avais hâté l'événement :

— Ce soir où je célébrais devant vous les délices d'une vie méritante et pure et tout ce qu'un artiste puise d'inspiration dans une chambre mal aérée où un enfant tousse, je sentais bien, à mesure que je parlais, que cela ne correspondait plus pour moi à rien de réel, que c'était une expérience finie : cette théorie dont je vous amusais, en était, si j'ose dire, le résidu. A peine dans le métro, après que je vous eus serré la main, j'entonnai un cantique intérieur de délivrance.

Comme je lui demandais s'il avait jamais eu du goût pour cette Berthe, il m'affirma qu'il l'avait adorée :

— Je commence à me connaître, mon cher... mes amours suivent toujours la même courbe : une puissance formidable pour désirer, pour souffrir. Puis, satisfait ou non, mon désir devient étale, jusqu'à l'heure du reflux. Mais, l'amour retiré, moi je demeure ; un sûr instinct m'oblige de rester encore un peu de temps : c'est l'heure de la lucidité. Mes yeux s'ouvrent sur les êtres nouveaux, sur le pays inconnu où je n'eusse jamais abordé, si ne m'y avait jeté la tempête d'un furieux amour. Un intérêt puissant me lie encore à cet être qui n'intéresse plus mon cœur. L'artiste en moi vit des restes de l'amant, il venge l'amant. Même éconduit, déçu, je finis toujours par n'être pas volé. Assouvi, gavé, je pille, avec une sorte de rage froide, les épaves de ma passion détruite. Voyez-vous, le métier d'observateur est un métier de

dupe et ne nous mène pas au delà de la surface des êtres : on ne pénètre jamais à l'intérieur d'une créature humaine que par l'amour ; oui, porté par l'amour ! et l'amour retiré, nous laisse dans la place.

« Je vous scandalise ? Vous écrivez pourtant ! Avouez donc que tout vous sert. D'ailleurs je ne m'épargne pas moi-même... C'est toujours de nous-mêmes que nous tirons le plus de profit. »

Comme j'opposais à Jérôme qu'une fois l'incendie amoureux éteint, il ne pouvait guère travailler en lui que sur des cendres, il détourna les yeux pour oser cet aveu :

— Au plus fort de ma passion, autant que je brûle, croyez-vous que je néglige de prendre des notes ? *Quand l'amour meurt*, toute ma méthode tient dans ce titre d'une valse de notre jeunesse...

Quand notre amour meurt, et que notre partenaire ne le sait pas encore, et se fie à notre aveugle tendresse... rien ne l'avertit de notre lucidité soudaine : manœuvres, mensonges, ruses, tout apparaît dans cette clarté glacée qui se lève sur une passion finie.

— Alors, maintenant, vous allez vous servir de Berthe ?

— Il n'en est pas question : j'enfouis ce butin comme un chien fait d'un os ; je le retrouverai un jour, mais si mêlé à mes créatures, que je ne le reconnaîtrai même pas.

Depuis le moment où je demandai l'addition, jusqu'à ce que j'eusse payé le vestiaire, Jérôme parût vivre dans une autre planète et ne reprit connaissance que dans la rue. Je lui dis que toutes ces théories ne l'empêchaient pas de revenir toujours à Gabreille. Il ne s'en défendit pas :

— Les êtres s'écoulent à travers nous, mais il faut un fond immobile. Sans ce point fixe de tendresse et de souffrance auquel nous sommes ramenés toujours, sans une Gabrielle, nous serions emportés nous aussi ; nous avons besoin de cette mesure, de ce repère...

— Ayez le courage de dire : de ce refuge, de cette consolation, Jérôme !

— Je l'avoue sans honte : il faut qu'un être au monde sache à peu près qui je suis et qu'il m'aime cependant ; il faut qu'il accepte de moi tout le connu et tout l'inconnu.

— Gabrielle est la seule qui vous ait jamais rejoint ; la seule qui ait franchi cette distance presque infinie entre vous et les êtres vivants. Vous dites que vous vous servez d'eux ? mais votre œuvre n'est faite que du désespoir de ne les atteindre jamais. Nul ne fut moins que vous durci par

la vie : vous n'avez pas vécu. C'est parce que, vieilli, votre visage d'enfant vous fait honte, que vous le dissimulez. L'unique Gabrielle, au-delà de vos attitudes et de cette fausse férocité, découvre en vous un fond inaltérable de pureté, de candeur, de faiblesse... »

Je crus que Jérôme protestait : mais non, il murmurait pour lui seul un vers que je reconnus : « *Que je vais vous aimer, vous un instant pressées...* » et, soudain éclata de rire :

— Ce que vous venez de dire là, notez-le : pour mon article nécrologique (car je suis votre aîné) cela fera une belle fin émouvante...

— Avouez que j'ai touché juste !

— Juste ou non, comment le saurais-je ? Qu'est-ce donc que signifie : rejoindre un être ? La volupté n'est qu'un acharnement morne et ne livre rien. Jamais la possession ; toujours

l'accablante présence ! Et c'est notre misère de ne savoir demeurer seuls dans une chambre, — créateurs honteux qui pourtant ne pouvons que dans la solitude nous décharger des êtres que nous portons. Aucune parturition n'exige plus que la nôtre de silence et d'isolement. Et c'est pourquoi je torture cette femme auprès de moi, mais dès qu'elle s'éloigne, je lui tends les bras, je crie son nom... Au vrai, la mieux dressée ne cherche que cette victoire sur notre œuvre ; nous en détourner, ne fût-ce qu'une heure... »

Au bord du trottoir, guettant un taxi, il dit encore :

— Pourquoi l'amitié ne nous suffit-elle ? Un ami nous donnerait sa présence ; mais de même sexe, notre semblable enfin, nous ne saurions pas qu'il est un autre que nous-mêmes, et lorsque nous sommes en travail, son regard

ne nous gênerait, ni sa parole. Pourquoi faut-il que, seule, une femme nous féconde ? A moins de découvrir en soi-même, comme beaucoup d'artistes, l'éternel féminin nécessaire... »

La main levée de Jérôme arrêta un chauffeur ; mais je n'entendis pas l'adresse qu'il lui donnait à voix basse.

LE DÉMON DE LA CONNAISSANCE

I

Lange ! Maryan ! Vous ne jouez pas !

Les deux garçons s'éloignèrent un peu du mur. La cour de récréation n'était qu'un cri. En même temps que ces adolescents agitaient leurs jambes, il fallait encore, pour plus de dépense, qu'ils ne s'interrompissent pas de hurler. Seuls, Maryan et Lange ne prenaient aucune part à cette joie. Ils étaient « ceux qui ne jouent pas ». Le mépris du jeu, le goût des conversations particulières : voilà ce qui, au collège, nous desservait le plus sûrement. De quoi pouvaient s'entretenir

Lange et Maryan ? Toujours appuyés au mur, il était difficile de les surprendre. M. Guillot, abbé aux pieds feutrés, si habile à surgir soudain comme un fantôme : « Vous disiez, mon petit ami ?... » M. Guillot ne pouvait tenter contre eux un mouvement tournant.

« Mauvais esprits », voilà qui était sûr ; ils avaient mauvais esprit : loi des suspects, terrible et vague, contre laquelle nous demeurions sans recours. « Mauvais esprit » ne signifiait d'ailleurs pas mauvaises mœurs, mais plutôt esprit de libre examen. Lange et Maryan, selon l'abbé Guillot, aimaient mieux critiquer leurs maîtres et le règlement, que de jouer avec leurs camarades. Sinon, pourquoi, dès qu'approchait le surveillant, eussent-ils interrompu leurs colloques ?

Très exacts à se confesser et à communier chaque dimanche, ils ne pou-

vaient être soupçonnés de rien dire qui offensât la sainte vertu. Mais l'un et l'autre étaient à tout le moins coupables de libertinage intellectuel. Grâce à Dieu, la plupart des adolescents traversent la classe de philosophie sans aucun autre souci que celui d'emprunter à ces ratiocinations l'indispensable pour être reçus bacheliers aux jours chauds. Si tous avaient dû y prendre la même fièvre qui brûlait ces deux garçons, nos maîtres n'auraient su à quel saint se vouer. Maryan, surtout, faisait peur : en lui, la crise intellectuelle paraissait décuplée par l'effervescence du sang. Aucune grâce ne voilait sur ce visage le mystère de la mue. Cette face brûlante, comme tuméfiée, effrayait nos maîtres, et aussi le désordre des gestes, cette sorte de folie qui rendait notre camarade indifférent aux contingences. Le sang lui montait à la tête comme le

vin nouveau ; la connaissance le soûlait, et la musique. Soudain, au milieu de la classe, il plaquait un accord sur le pupitre, et de la tête rythmait un air qu'il inventait.

— Maryan ! à la porte !

Hilare, et l'air somnambule, il sortait. Ses mains, sur une vitre du corridor, reprenaient un mouvement de fugue, jusqu'à ce qu'à travers les ramures nues, il remarquât le ciel décoloré de quatre heures. Ses mains retombaient ; il collait à la vitre une figure en feu.

Mais en étude aussi, la voix du maître s'élevait souvent dans le silence :

— Maryan ! à la porte !

Le garçon tressaillait, et son air hébété, ses tics, excitaient à rire le surveillant. Comment le malheureux eût-il compris que M. Schnieder le chassait, de crainte que tant de gri-

maces ne lui fissent perdre son sérieux ?

— Allez faire le singe chez M. le censeur.

Accablé sous les retenues, Maryan ne luttait plus, s'abandonnait. Les livres, la musique, il y aurait toujours cela qui était l'essentiel ; et le soir, dans le long omnibus qui ramenait les demi-pensionnaires, la conversation à voix basse avec Lange.

En dépit des punitions, des lectures clandestines, des heures perdues au piano, il achevait en une heure des devoirs qui l'eussent mis d'emblée à la tête de sa classe ; mais le défaut de plan et quelques extravagances permettaient à nos maîtres d'humilier cet esprit superbe.

— Laissons-nous faire prisonniers ; nous pourrons causer.

Lange et Maryan n'auraient su dire

quel était ce jeu qui séparait en deux camps la cour : ils avaient vu seulement qu'une fois la limite franchie, on risquait d'être pris, et d'attendre en paix la fin de la bataille. Ils ne souhaitaient rien d'autre : une prison où n'être pas divertis d'eux-mêmes. Enfin les voici de nouveau réunis contre la barrière où sont parqués les captifs. Au-delà, les arbres nus ne cachent pas le ciel fumeux ni le mur de clôture. Des groupes ensoutanés vont vivement au long de ces allées dont l'accès nous est interdit.

— Non ! mon vieux, non ! répète Lange à mi-voix. Tu ne me feras pas croire que tu as la vocation. Toi, au séminaire ? Oh ! tu serais bien capable d'y rester ! Mais je ne te donne pas six mois pour être mis dehors...

Maryan proteste :

— Je ne vois pas pourquoi... Il n'y

a que la philosophie qui m'intéresse et, par-dessus tout, la philosophie religieuse... la métaphysique. D'ailleurs, où veux-tu que j'aille en sortant d'ici ? Tu peux imaginer, toi, une vie sans classes, sans études, sans récréations, sans discipline, sans règlement ? Tu me vois, à la maison, avec mon frère, mon père, obligé de monter à cheval, de suivre les « drags », d'assister à des dîners, peut-être même de danser ? Il me faut une vie arrangée pour le travail, à l'abri des autres hommes. Ah ! les murs du séminaire ! je ne les trouverai jamais assez hauts !

Lange l'interroge d'un air sournois :

— Es-tu sûr de n'aimer que le travail ?

Maryan le dévisage : son regard est étrangement doux dans sa figure écarlate :

— Ce dont je suis sûr, dit-il enfin,

c'est que personne ne peut m'aimer.

Il regardait toujours Lange, il attendait une protestation. Mais l'autre dit :

— Ça, mon vieux, d'accord !

Non que Lange fût méchant ; mais il avait cet âge où l'on appelle « pue-du-bec », le camarade qui a l'haleine forte ; « coco-bel-œil », le borgne ; « torte-gueule », celui dont la bouche est de travers. Du même âge que Maryan, mais à demi baigné d'enfance, et la chair encore endormie, il détestait que les autres fussent passionnés. Surtout chez Maryan, l'effervescence des sentiments lui paraissait ridicule. Il souffrit pourtant de l'avoir blessé et changea de propos :

— As-tu seulement la foi ? Oui, c'est entendu, tu crois à ta façon qui ne sera pas celle de tes supérieurs...

Maryan l'interrompit, se répandit en protestations confuses. Au séminaire,

il souffrirait sans doute ; il serait poursuivi en haine des idées de progrès et de liberté ! Mais c'était sa vocation d'entrer dans l'Eglise pour aider au triomphe des idées nouvelles. A une époque où la science risquait de réduire à néant les preuves historiques du christianisme, il était urgent de mettre la Foi à l'abri de ses coups...

— Enfin, tout ce que j'ai développé dans mon travail DIEU SENSIBLE AU CŒUR... je vais l'envoyer aux *Annales de Philosophie chrétienne.*

Lange lui demanda :

— Tu as parlé à Mone de ta vocation ?

« Mone », ce prénom occupait l'esprit de Lange, depuis que Maryan avait soupiré : « Personne ne peut m'aimer ». Si Maryan ne rougissait pas de brûler pour la jeune femme de son frère aîné, Robert, c'était sans doute que sa flamme

demeurait chaste. Mone était née dans un milieu « plus qu'ordinaire », comme on disait à Bordeaux. Elève du Conservatoire, et assidue aux concerts, elle y avait rencontré Robert Maryan, le fils du grand armateur. Elle sut lui résister à demi et le réduire au mariage, malgré les résistances furieuses de la famille et bien qu'elle fût de dix ans son aînée.

« Nos prévisions ont été dépassées... » disait-on chez les Maryan, comme si la maladie intérieure qui, après une fausse couche, obligea Mone à subir plusieurs opérations chirurgicales et à demeurer presque tout le jour étendue, lui avait été infligée par le Dieu des honnêtes gens. Robert s'était bientôt dépris de cette malade, dont le débauché trouvait commode la maladie. Il ne désirait pas sa mort, mais au contraire la bénissait de le défendre contre les offensives

matrimoniales de la famille. On répétait chez les Maryan que « cette femme le tenait encore » parce que Robert n'admettait point qu'on parlât devant lui d'annulation. D'après les avis des médecins, il avait installé Mone dans une propriété, à six lieues de la ville. Elle y vivait avec sa mère (que les Maryan disaient être de « style-concierge ») — désarmée, l'esprit tendu vers le mari absent, à peine entrevu, chaque dimanche. Nulle autre visite que celle de son jeune beau-frère, dont la passion l'irritait ou la divertissait, selon les jours, mais, disait-elle, « il ne déchiffre pas mal ».

— Enfin, demanda Lange, qu'est-ce qu'elle a, ta belle-sœur ?

Maryan répondit :

— L'intérieur... tu sais, les femmes, c'est un organisme si compliqué...

Ils rêvaient tous deux, Lange avec une vague appréhension, Maryan avec piété, à ce monde inconnu du corps féminin.

Mayran fut interrompu par le grand Gaussens qui le poussa contre la barrière, l'immobilisa, tandis que de sa main libre il élevait à la hauteur de ses yeux une photographie. Maryan se dégagea, rejoignit Lange, qui, croyant à une de ces brimades auxquelles Maryan était accoutumé, reprit les propos interrompus.

— Tu ne m'écoutes pas, Maryan... Pourquoi ces grimaces ?

— Tu n'as pas vu ce que m'a montré Gaussens ?

— Quoi ?

— Non, rien... rien ! je te dis...

Un coup de sifflet les interrompit, les élèves se mirent sur un seul rang. Lange marchait devant son ami qui lui souffla :

— Tu as vu cette affiche, au coin de la rue de la Croix Blanche et du boulevard ? Elle annonce le nouveau feuilleton du *Petit Parisien* : *Chaste et flétrie*...

Il éclata de rire. Lange demanda, sans presque remuer les lèvres :

— Quel intérêt ça a-t-il ?

Mais Mayran répétait de son air le plus idiot : Chaste et flétrie ! Chaste et flétrie ! La voix de M. Schnieder s'éleva :

— Maryan, une heure d'arrêt.

L'étude du soir commençait : deux heures de silence, de chaleur et la nuit s'épaississait derrière les vitres. Un papier plié tomba sur le pupitre de Lange. Il l'ouvrit et lut encore : Chaste et flétrie. Il haussa les épaules, affectant de ne pas regarder son camarade qui, derrière lui, se tordait, toussait, devenait écarlate.

— Maryan, à la porte !

Lange suivit d'un œil presque envieux son ami ; car ils étaient l'un et l'autre sensibles à l'atmosphère du collège, le soir, lorsque le ciel nocturne éclaire seul les corridors, jusqu'à l'heure où les omnibus s'enfoncent dans la nuit froide avec leur cargaison d'écoliers.

Maryan ni Lange, au long de leurs jours futurs, ne seraient plus jamais pénétrés par le silence de l'espace tel qu'ils le percevaient à travers les vitres embuées de l'étude, à travers les platanes confus de la cour. Jamais les nuits d'hiver n'auraient plus pour eux, comme au sortir de l'étable chaude qu'empuantit un bétail adolescent couché sur des pupitres, cette pure odeur de fumée, de givre et de brume.

II

Il ne déplut pas aux Maryan de jeter ce fils disgracié au fond d'un sac noir, au fond d'une soutane, comme un chiot sans race qu'il vaut mieux noyer. Tout l'effort de la famille se concentrait sur l'aîné, Robert, en dépit de son « bête de mariage ». Bien que deux cas d'annulation eussent été invoqués, la famille avait choisi d'être patiente : médecins et chirurgiens menaçaient la jeune femme d'une nouvelle intervention, et ils craignaient qu'elle la supportât mal. Les Maryan ne firent donc aucun effort pour détourner leur second fils du

séminaire. Ils voulurent seulement trouver à cette folie une raison que le monde pût accepter. Un jour que l'adolescent sortait de la cathédrale, une femme s'était précipitée de l'une des tours. On eut le front d'attribuer la vocation de notre camarade à l'ébranlement nerveux que lui avait donné ce spectacle. Mais nous savions tous qu'il avait, depuis longtemps déjà, renoncé au monde.

Durant ce premier hiver, lorsque Lange, après une visite à Maryan, quittait le grand séminaire, c'était bien moins sur son ami que sur lui-même qu'il éprouvait le désir de pleurer. Entre ces hauts murs, Maryan pouvait enfin jeter tout son feu. La doctrine officielle, le rudiment de théologie qu'il fallait remâcher, l'irritait sans doute, mais décuplait la puissance de sa révolte. Dans le troupeau clérical il connaissait

pour la première fois ses prestiges. Au collège, l'intelligence ne lui avait servi de rien, — valeur qui n'avait pas cours parmi ces fils de grands bourgeois uniquement soucieux d'argent, d'audace, de force, de beauté. Au séminaire, la pensée reprenait ses droits et le jeune clerc goûtait avec enivrement le pouvoir d'un esprit sur les esprits qui lui sont inférieurs. Puisqu'il ne pouvait atteindre au suprême degré de puissance, il atteindrait au suprême degré de connaissance. Mais, d'ailleurs, connaissance déjà signifie puissance ; déjà, autour de Maryan, la pâte cléricale levait.

Lange se rappelle ses visites au grand séminaire, le soir. C'était un Carmel désaffecté, terriblement nu et froid. Les moniales avaient inscrit sur tous les murs des paroles du Christ. Lange reconnaissait la cellule de Maryan à

cet appel qui éclatait en lettres rouges au-dessus de la porte : « Ma fille, donne-moi ton cœur. » Dans quelle misère vivait cet adolescent, dans quelle atmosphère de moisissure, de seau à toilette ! Des livres partout, sur les carreaux, sur les chaises, sur le lit éternellement défait, entre la cuvette remplie d'eau sale et le blaireau savonneux. Maryan était assis à sa table, un chandail passé sur sa soutane. Il se levait, à l'entrée de Lange et tout de suite « parlait idées ». Il ne souffrait ni de la saleté, ni du froid. Il avait refusé l'existence à cette immense misère physique ; il la niait. La vie intérieure est la seule réalité, — et les âmes. Il ne connaissait que les âmes.

— Tu ne saurais imaginer les belles âmes qui vivent ici. Je règne sur elles, je les dirige, je les sauve de leur directeur.

— Mais les directeurs, Maryan ?...

— Ils ne comptent pas. Je crois à la Vérité, non parce que les directeurs me l'enseignent mais parce que l'amour m'y pousse.

— Mais enfin ils peuvent intervenir ; ils peuvent sévir...

— Les victoires spirituelles sont gagnées par des armes spirituelles. Toute coercition serait vaine. Tu connais l'admirable moquerie de Loisy quand il avoue ne posséder point, dans le chétif répertoire de ses connaissances, l'idée de science approuvée par les supérieurs ? Mais assieds-toi... attends que je débarrasse la chaise. Tu veux que je te lise le début de mon travail sur l'Autorité ?

Lange relève le col de son pardessus. A travers les vitres souillées, les branches nues du platane remuent. C'est le même ciel fourmillant du collège. Maryan n'a pas changé d'atmos-

phère. Il lit trop vite, avec l'accent de la passion et prête de la beauté aux formules ressassées : « C'est toujours « nécessairement nous-mêmes qui par- « lons à nous-mêmes et qui élaborons « pour nous-mêmes la vérité... Nous « sommes déférents vis-à-vis des inter- « prètes officiels de la pensée de l'Eglise ; « nous interprétons cependant leurs « interprétations d'après la règle plus « haute et suprême de la vérité catho- « lique, c'est-à-dire de la pensée du « Christ. C'est Lui qui nous envoie « vers eux, ce ne sont pas eux qui nous « envoient vers Lui... »

Lange songe : « Il a mon âge, l'âge de tous mes camarades soucieux d'être bien habillés, d'être reçus dans le meilleur monde, d'avoir des femmes qu'ils puissent montrer. Que sont leurs plaisirs au prix de cette passion qui brûle tout près de moi ? »

Lange était trop jeune encore pour pressentir que cette frénésie dans la révolte spirituelle dénonçait la sourde complicité de la chair. Jugulée, méprisée, la chair prenait le masque de l'esprit et lui prêtait de sa terrible exigence. Maryan ne voulait pas que le quatrième Evangile fût de saint Jean, mais pourquoi ne pouvait-il soutenir cette conjecture sans que la voix lui manquât, tant il y mettait de passion ? Toujours vainqueur dans ces sortes de disputes, il ne se demandait pas d'où lui venait ce génie d'invectives et de moqueries, qui désarmait d'abord l'adversaire, le couvrait de ridicule et le réduisait au silence.

Vers le temps de Pâques, Lange reçut cette lettre de Maryan :

« Mon ami, je quitte le séminaire : on me chasse. Ils ont raison, à leur point de vue :

ils veulent faire des saints, et je répugne à la sainteté. Ils veulent que nous possédions la vérité, et je hais la vérité possédée, trouvée une fois pour toutes. Avoir trouvé, c'est ne plus penser. Chercher, critiquer, connaître, s'aventurer, tout est là.

« Pourtant, tu le sais, mes audaces ne sont que dans l'ordre de l'esprit. Je frémis de quitter ma cellule : j'ai peur des hommes. Me laisseront-ils travailler ? J'ai tant de choses à écrire ! J'ai tant écrit déjà ! Je ne vois pas encore très clair en moi ; mais je pressens que la vie est une affaire d'amour, — une poursuite, non une contemplation. Ne crois pas surtout que j'aie renoncé à Dieu. Je ne me suis jamais senti si près du Christ. Ils n'arriveront pas à me séparer de Lui. Mais même je prétends ne pas sortir de l'Église. Les dogmes m'apparaissent comme de grands thèmes intellectuels. Comment les rejetterais-je ? Ils sont les lignes de faîte de l'esprit. Seulement, je n'admets aucune solution imposée. Enfin je t'expliquerai... car nous nous verrons bientôt et longtemps. Il le faut. J'ai un projet... Écoute : la seule pensée que tu pourrais dire non me glace.

« Mon ami, je ne t'ai jamais rien demandé,

je n'ai jamais rien exigé de toi. Tu entendras donc mon appel..., d'ailleurs tu peux trouver à l'accomplissement de mon désir un incalculable profit. Voici : Je t'avouais mon tremblement à être rejeté dans la vie ; et je sais que toi-même, tu traînes une existence honteuse, dérobée, sans amis, sans amours, séparé de tout par la famille ; — toi plein de trésors que tu ignores, parce que ta famille, des camarades imbéciles t'imposent l'idée misérable qu'ils se font de toi. Ta vie me rappelle la vie cachée de Jésus... Son regard n'étonnait même pas sa mère, peut-être... Eh bien, il ne faut pas qu'en nous l'adolescent corrompe, empoisonne l'homme futur. Il est temps de rassembler nos forces, d'apprendre à nous connaître, il est temps de nous définir enfin. J'ai pensé que nous pourrions passer ensemble les vacances de Pâques, à Terrefort, cette propriété que Robert a louée pour Mone. Elle nous y recevrait volontiers. Sa mère doit prendre les eaux à Dax, à ce moment-là ; et c'est à peine si Robert paraîtra le samedi soir. Nous serons seuls, tous les trois, dans cette campagne. Il y a un vieil Erard encore excellent. Nous apporterons des livres... Toi, Mone, la na-

ture... Nous serons ivres de métaphysique, de musique. Nous nous dilaterons à la mesure du monde. Nous apprendrons à oublier ce pauvre souci de salut individuel qui nous annihile. Saint Thomas, sur ce point, est d'accord avec les Grecs : la connaissance nous rend aptes à devenir toutes choses. Tu verras : je t'initierai à Plotin, à saint Bonaventure. Ils savaient, eux, que Dieu anime, travaille amoureusement l'univers comme chacun de nos cœurs. Le salut, c'est de se grandir à la mesure du monde. Le salut et la liberté, c'est même chose. Nous allons accueillir les idées, mais non pas ainsi que des consignes et des mots d'ordre ; ni non plus comme si elles étaient saisissables et transportables. Et nous prierons ! Prier c'est adhérer au surnaturel et non à des formules... O bonheur ! Réponds-moi vite chez ma mère où je serai après-demain.

« Mon ami, j'exulte et je souffre pourtant. Je voudrais épargner dans mon cœur ceux qui me rejettent. Si je m'arrache du christianisme qui mécanise et qui tue, pour adhérer au christianisme qui vivifie, je ne fus pas en vain, pendant des années, dressé à la docilité, à la crainte. Ceux que je crois haïr,

comme ils ont gardé de puissance sur mon être ! Toute ma philosophie cède parfois à des élans de tendresse apeurée. Croirais-tu que l'amour de Dieu en moi, n'a guère été entamé jusqu'à présent par ma fureur critique ? Je suis dévoré de curiosité sacrée, d'inquiétude divine. Mon cœur n'est pas moins exigant que ma pensée. Je voudrais que la Vérité coïncidât avec celui que j'aime : le Christ. C'est là mon drame, notre drame. S'il fallait pourtant le sacrifier à la vérité entrevue, ce Bien-Aimé !

« Mon ami, je t'écris dans cette cellule où je n'ai plus que quelques heures à vivre, où j'ai tant souffert, tant travaillé, tant prié. Pour la première fois, mes yeux voient ce carrelage misérable, ces murs souillés. Pour la première fois, je remarque cette odeur de savon, de moisissure et de souris. Je commence à comprendre ton exclamation : « La plus pauvre servante ne voudrait pas de cette tanière ! » Mais bien loin d'en faire grief à ceux qui m'y ont accueilli, je les admire de créer une atmosphère si brûlante qu'un jeune être ici oublie tout ce qui touche à la chair. Nos directeurs ne sont guère mieux logés que nous. C'est cela qui demeure admirable

au séminaire : voilà les derniers idéalistes du monde. Ils n'ont rien à attendre du siècle, que la pauvreté, la solitude, le mépris, l'abandon. Rien n'existe à leurs yeux hors la vie intérieure, la recherche de la pureté et de la perfection. Ah ! comme je suis avec eux, parfois, en dépit du soulèvement forcené de mon esprit... Mais non ! non ! je ne veux pas céder à ce charme. Il y a de l'absurde dans leur renoncement. Cet idéal surhumain, j'y flaire un piège tendu dès le seuil de la vie aux belles âmes jalouses de se dépasser. Et pourtant... tu vois le va-et-vient de ma pensée, — ce flux et ce reflux éternel qu'il me semble que la mort même n'arrêtera pas. J'attends ta réponse dans une angoisse inexprimable. Toute notre destinée, peut-être, repose entre tes mains. Mone se réjouit de connaître cet ami dont je lui ai parlé avec tant d'amour. »

III

J'avais rêvé cette heure dans un excès de chaleur, de lumière... Mais il y aura du feu en nous...

Lange dit qu'il avait les pieds glacés. La pluie ruisselait aux vitres du vieil omnibus qui ramenait de la gare les deux amis, à travers une campagne transie. Maryan considérait Lange avec inquiétude : il aurait froid, il aimait ses aises, il ne pouvait supporter de souffrir, il s'ennuierait...

— Tu ne peux te figurer la vue qu'on a de la route, à cet endroit, quand il fait beau.

Lange ne répondit pas. Il avait relevé le col de son pardessus. Maryan l'agaçait avec son parti pris de tout transfigurer : « Efforçons-nous de préférer cette pluie à tout... », répétait-il.

— C'est de Gide, dans les *Nourritures terrestres*... J'ai le bouquin, il te plaira... surtout parce que tu n'as pas lu Nietzsche.

Lange l'interrompit d'un air pincé :

— J'ai les *Morceaux choisis* de Nietzsche.

— C'est insuffisant : j'ai écrit à Mollat, le libraire, pour souscrire à l'œuvre entier qui est en cours de traduction au Mercure. Voilà la maison... Sinistre, sous cette pluie, hein ? Mais tu ne peux imaginer ce que ça donne dans le soleil, cette vieille cour. Fais attention : il y a de la boue comme en novembre.

Ils accrochèrent leurs manteaux dans une salle de billard carrelée dont les

murs lézardés étaient salis de moisissures. Mais au salon où Maryan introduisit Lange, un feu de sarments éclairait le plancher et l'acajou des fauteuils. Une femme lourde, à la face bistrée, fumait, étendue sur un divan de reps rouge, elle ne se leva pas, mais posa seulement son livre. La main qu'elle tendit à Lange n'était pas très soignée. Ses paroles précipitées trahissaient de la gêne : elle devait manquer d'usage ; elle interrogeait à mi-voix son beau-frère :

— Faut-il demander le thé tout de suite ? J'ai dit qu'on débouche la bouteille de Xérès...

— Mais, madame, je n'ai besoin de rien...

— Si, il faut que vous preniez quelque chose de remontant. Nous n'avons pas de chance : l'année dernière, à Pâques, nous passions toutes nos journées dehors.

Maryan avait cet air embarrassé et timide du collégien qui amène la première fois chez ses parents un camarade. Lange s'étonnait que Mone fût si commune. « C'est tout de même une Maryan », se disait-il avec admiration. Fils d'un gros quincaillier, il trouvait du plaisir à respirer sous le toit des Maryan. Sensible à l'atmosphère d'une pièce où le feu claque, à l'odeur de lilas, de cretonne et de fumée, il se désengourdissait, devenait plus loquace. Maryan faisait le fou, imitait M. Schnieder : « Passez-moi à la porte. » Le rire le congestionnait.

— Tu te rappelles, quand par la fenêtre de l'étude, on voyait le directeur réciter son bréviaire dans la cour... Je te disais : « On l'a sorti ; maintenant on va le rentrer. »

— Ce n'est pas très drôle, dit Mone.

— Mais si... parce qu'il ressemblait à un aurochs...

Lange et Maryan avaient tout un jeu de plaisanteries savoureuses pour eux seuls. Mais Lange s'aperçut que Mone les considérait d'un air dédaigneux. La conversation tomba. Maryan se mit au piano : « Bach ! » dit-il simplement. Des tics le défiguraient. Mone et Lange échangèrent un regard.

— Vous l'imaginez, dit-elle à voix basse, sur une estrade, dans un concert ? Le public poufferait.

La conversation prit subitement comme un feu. Ils parlèrent de Maryan ; une étrange rancune les unissait contre ce fou. Malgré tous ses dons, il n'arriverait à rien. Aucune mesure, nulle pondération. Cela lui faisait une belle jambe d'être si intelligent, si musicien. Certes, l'intelligence, le don musical, on ne pouvait lui retirer cela... Après chaque

coup de patte, ils lui rendaient, malgré eux, ce témoignage. Impossible d'être plus doué... Leurs propos trahissaient une commune admiration mêlée de dégoût.

— N'est-ce pas, monsieur, une étrange destinée pour une femme, que de n'avoir d'autre adorateur ? Prisonnière dans cette campagne, je ne peux me défendre par la fuite... et mon mari n'est libre que le dimanche. Certes, j'aime bien votre pauvre ami... mais tout de même, il y a des moments où il m'irrite (je ne le dirais pas à un étranger, mais je peux bien le dire à vous), et notez qu'il me distrait beaucoup : quand ce ne serait qu'à cause de la musique... Et puis, il a tout lu, tout compris ; il m'explique des choses. Mais que voulez-vous, il y a des moments où j'aimerais n'importe quel garçon plus normal, plus ordinaire... Je ne vous choque pas ?

Lange répondit « qu'elle ne pouvait pas se douter à quel point il la comprenait ».

— Pourtant, comme ami, il doit être extraordinaire !

Lange soupira :

— On ne plane pas toujours. Je préférerais souvent, moi aussi, un camarade bon enfant, qui me dégourdirait un peu, et m'obligerait à sortir. C'est inouï pour un garçon, mais c'est vrai que j'aurais eu besoin d'un camarade qui m'apprenne à m'amuser... Maryan m'entraîne toujours davantage loin de la vie. Sans compter que ce n'est pas toujours drôle de sortir avec lui... Vous allez trouver que je ne suis pas gentil, mais nous qui l'aimons, nous pouvons bien reconnaître, entre nous, qu'il n'est pas toujours présentable... D'ailleurs, il ne m'a même pas fait connaître ses parents... Il trouve tout le monde bête

Sans s'interrompre de jouer, Maryan 'exaspérait d'entendre leurs chuchotements. Pendant qu'il était au piano, il ne pouvait souffrir les conversations à voix basse. Il rabattit le couvercle :

— De quoi parliez-vous ?

Ils ne surent que répondre. Ses yeux brillants erraient de l'un à l'autre.

— On étouffe, ici.

Il alla à la fenêtre, l'ouvrit. Un vent humide gonfla les rideaux. Mone protesta qu'il voulait sa mort. Il referma la fenêtre, se plaignit d'avoir le sang à la tête, et proposa enfin à Lange de revêtir des imperméables et de « braver les éléments ».

— Mais laissez donc M. Lange tranquille : il aime mieux bavarder ou lire au coin du feu, que de patauger dans cette boue.

Maryan revint s'asseoir au piano.

— Tu connais la sonatine de Ravel ?

Tandis qu'il jouait, il ne cessait d'être attentif à leurs voix étouffées. Mone et Lange parlaient de lui. De quoi eussent-ils pu parler ? Sans doute, Lange devait répéter cette comparaison dont il était si fier : « Maryan est un orchestre pas dirigé... un orchestre dont le chef est devenu fou... »

— Non, décidément, j'étouffe. Il faut que je marche. Tu viens ? Tu ne vas pas me lâcher ?

Comme Lange lui montrait la pluie contre les vitres, Maryan assura « que c'était délicieux, la pluie sur la figure ».

— Merci, mon vieux... très peu pour moi, ajouta Lange (du même ton que son père, le gros quincaillier).

— Alors, j'irai seul.

L'air tragique de Maryan agaça son ami :

— Je t'en prie, fais comme si je n'étais pas là.

Maryan aurait mieux aimé rester, mais il n'osa pas. Il décrocha dans le vestibule son imperméable. Dehors, il marchait vite, faisait des gestes. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire qu'ils parlassent de lui ? Et si Mone allait accaparer Lange ? Il s'amusa à imaginer une intrigue... Mais c'était invraisemblable. Aux yeux de Mone, aucun autre homme n'existait que Robert... et la femme à qui s'attacherait Lange n'était pas née encore ! Pourtant il avait eu tort de les réunir sous le même toit : ces deux bonheurs se détruisaient l'un l'autre. Si encore le soleil avait lui ! Mais non : le beau temps ne rendrait pas cette campagne moins sinistre.

Maryan avait suivi d'instinct le chemin de l'église. Vieille église sans prêtre, desservie, le dimanche, par un curé chargé de trois paroisses. Il s'assit près du bénitier. Quel abandon ! Des re-

cueils de musique déchiquetés étaient ouverts sur l'harmonium. Des fleurs pourrissaient devant l'autel depuis le dernier dimanche. Maryan s'attachait à des lambeaux de pensée, les yeux fixés sur le tabernacle : La Substance ? la Forme ? l'Eucharistie est proprement « impensable ». « Cette génération demande un signe... » Pourquoi est-ce mal, selon le Christ, que de demander un signe ? Pascal a eu besoin d'un signe : l'importance du miracle de la Sainte-Epine dans sa vie. Un signe le moindre signe de la présence eucharistique, et l'univers s'animerait de nouveau, le souffle de Dieu emplirait les branches mouillées ; son éternité apparaîtrait dans les yeux de Mone, dans les yeux de Lange. Silence de cette église morte. Sans prêtre, sans fidèles, elle est, au bord d'une route perdue, la trace d'un pas qui s'efface...

Qu'est-ce que le christianisme dans le monde ? Que la Méditerranée est petite ! Les juifs... pourquoi les juifs ? A l'intersection de l'orient et de l'occident...

Maryan sentit le froid. Dehors la pluie redoublait ; la porte du clocher était ouverte. Il s'engagea dans l'escalier ; et comme le vent couvrait le bruit de ses pas, il surprit au premier tournant un couple debout, furtif, dans un désordre de pauvres flanelles. Maryan redescendit quatre à quatre ; mais ce qu'il avait vu, l'espace d'une seconde, l'obsédait, le torturait ; il marchait comme un fou. La joie charnelle... la seule tangible... Désespoir que ce fût justement celle-là qu'il dût manquer... et pour qui ? pour qui ? Il ferma les yeux, vit en esprit un regard. (C'était toujours un regard qui brillait en lui lorsqu'il pensait au Christ).

L'amour du Christ. C'est une réalité. Mais n'avait-il, à cet amour, sacrifié les exigences de la pensée ? une intelligence partiale, c'est cela qu'il avait été. Dans l'ordre de la vie, l'amour de Dieu suscite de grandes œuvres ; mais dans l'ordre de la pensée, ne nous détourne-t-il des problèmes essentiels ?

Maryan se réveille devant la maison, et voit, à travers les vitres du rez-de-chaussée, Lange assis à la même place où il l'avait laissé près de la chaise longue de Mone. Le feu les éclairait vivement. Mone riait de ce que lui racontait le jeune homme volubile.

— Ils parlent de moi...

Maryan n'osait entrer ; il souffrait ; aucune jalousie d'ailleurs ; ces deux êtres chers devaient s'unir contre lui... Debout sous la pluie, dans l'ombre commençante, il s'efforçait d'imaginer

ce qu'eût été sa douleur s'il les avait surpris s'étreignant comme ce couple, tout à l'heure, dans le clocher... Mais cela, c'était de l'invention romanesque... Il se sentait la proie d'une autre douleur plus humble, plus basse. Mone et Lange parlaient de lui. Ils mettaient en commun ce qu'ils savaient de son cœur torturé. Il vit Mone faire en riant un signe de dénégation. Lange rapprocha sa chaise ; il semblait demander quelque chose avec insistance. La jeune femme parla seule un instant ; elle faisait beaucoup de gestes comme presque tous les méridionaux de la classe moyenne. Elle mimait son récit, jouait pour Lange une véritable comédie : Maryan la vit s'étendre un peu plus sur sa chaise longue, prendre l'attitude du sommeil, puis soudain se redresser, se frotter violemment les lèvres avec un mouchoir. Lange éclata de rire,

pouffa. Dans une brusque illumination, Maryan découvrit le sens de cette mimique. Oui, ce ne pouvait être que cela... Ce ne pouvait être que cette histoire-là qu'elle racontait à Lange. Oh ! Dieu ! il se souvient : c'était au mois de septembre dernier ; il avait pénétré, à l'heure de la sieste, dans le salon ; s'était approché de Mone qu'il croyait endormie. Un instant, il l'avait contemplée... Elle faisait exprès de donner à son souffle le rythme du sommeil. Ce cou gonflé, cette tête renversée, et la bouche un peu entr'ouverte... Si elle ne dormait pas vraiment, n'était-ce une invite ? Il s'était penché vers elle pour le plus maladroit baiser. Elle avait poussé un cri. Comment le malheureux ne reconnaîtrait-il pas ce geste de se frotter les lèvres avec un mouchoir, qu'elle refaisait maintenant pour amuser Lange ? Elle lui avait dit : « C'est dégoû-

tant... mais regardez-vous donc dans la glace... Si je le répétais à votre frère... » Un peu plus tard, elle s'était calmée. Elle lui avait promis de n'en rien dire à personne. Et la voici, avec Lange, penchée sur ce sale souvenir, sur cette image grotesque dont Maryan avait été longtemps poursuivi, jusqu'à se réveiller la nuit en sursaut, jusqu'à souhaiter de mourir pour échapper à cette obsession.

Que va-t-elle raconter encore ? Elle fait des deux mains un geste de dénégation ; mais Lange semble la supplier de parler. Maryan croit l'entendre : « Madame, je vous en prie... A moi, vous pouvez tout dire sur lui ; ça n'a pas d'importance, puisque nous sommes ses amis... » Mone visiblement hésite, secoue la tête avec un vilain rire ; elle doit répéter : « C'est impossible à raconter. » Maryan pâlit. Est-ce qu'elle

oserait dire à Lange l'autre chose... la chose affreuse ? Un jour il sortait de la salle de bain, vêtu d'un peignoir... Il avait rencontré Mone dans le corridor... Il avait fait exprès de... Non, elle ne va pas livrer à Lange cette ignominie ?... Pourquoi cache-t-elle sa figure ? Il voit, dans la lueur du foyer, sur le visage de Lange, cette expression d'inquiète convoitise d'un homme à qui on annonce une histoire tellement répugnante qu'on n'aura peut-être pas le courage d'aller jusqu'au bout. Maryan ouvre la porte du vestibule, pénètre comme un fou dans le salon.

Mone s'interrompit au milieu d'une phrase. Il balbutia :

— Je courais sous la pluie.

Il enleva son manteau et son chapeau ruisselant. Mone lui dit qu'il allait tout salir.

— Il y a des porte-manteaux, à l'entrée.

Il revint, s'approcha du feu.

— Et vous ? Qu'avez-vous fait ?

Lange assura qu'ils avaient bavardé comme de vieux amis.

— De quoi avez-vous parlé ?

Mone répond : « De mille choses... » Lange, très vite, ajouta :

— Surtout de l'Encyclique.

C'était l'époque de la condamnation du modernisme par le pape Pie X.

— Nous disions que...

Lange disserte et Maryan reconnaît les propos qu'il a lui-même tenus maintes fois devant son ami. Cet écho misérable de sa propre pensée l'irrite ; et soudain, par un de ces brusques changements qui toujours déconcertaient Lange, il épousa la thèse de Rome. Plus tard, Mone et Lange devaient se rappeler ce monologue où il avait comparé l'Eglise aux nids d'oiseaux qui paraissent construits, d'abord, avec les

matériaux les plus vils : paille, brindilles, boue, fiente... Mais ils protègent le mystère de l'éclosion. Ainsi, disait-il, ce que nous trouvons dans l'Eglise de plus humain, entre comme éléments dans la construction de ce nid où la vie du Christ demeure incorruptible. Le Protestantisme, vase poreux, laisse tout fuir, tout s'évaporer : la divinité de Jésus, la présence réelle ; il ne détient plus, dans ses flancs, qu'un résidu méconnaissable de révélation... Mayran s'interrompit :

— Je ne sais pourquoi je vous dis ces choses ; pourquoi je prêche... Il subsiste en moi un prêtre que je n'arrive pas à tuer... Comme il fait sombre ! Faut-il que j'allume ?

La fin de la journée fut morne. Lange attendait le dîner qui le déçut, car c'était un vendredi : pas de poisson frais ; du thon, des sardines, des pâtes.

Il boudait encore, lorsqu'on fut revenu au salon.

Maryan ne pouvait plus rien contre le silence. Lange rêvait sur un *Monde Illustré*. Il était, tout de même, chez les Maryan, mais en compagnie des deux seuls membres de la famille qui fussent sans importance sociale. C'était tout de même des Maryan, mais ils ne comptaient pas. Mone fumait, la tête renversée ; la lampe éclairait vivement l'une de ses joues mates, le grand trait de bistre sous l'œil et ce muscle du cou que les photographes effacent. Aujourd'hui, ce buste non soutenu dans une robe lâche, n'étonnerait personne. Mais à cette époque où les femmes avaient une « taille », un tel négligé dénonçait la malade. Maryan la contemplait, songeait à ces organes mystérieux ; il parcourait de l'œil ce corps alourdi comme un monde où le mal a pénétré. Son

esprit se complaisait à des analogies folles. Il lui semblait qu'elle eût guéri dans ses bras. Il se rapprocha, s'assit au bord de la chaise longue. Il ne croyait pas remuer, mais son corps, à son insu, frémissait ; Mone lui demanda quel plaisir il trouvait à la secouer ainsi. Comme toujours, le piano fut son refuge. Mone dit à mi-voix :

— Maintenant qu'on ne le lui demande pas...

Il jouait en sourdine les Impromptus 3 et 4 de Schubert et ne cessait d'entendre le froissement des feuilles du *Monde Illustré*. Lange n'écoutait pas cette musique déchirante. Qu'était Maryan aux yeux de Lange ? Quelle place tenait-il dans sa vie ? Pour Mone, il ne doutait pas, ce soir, de l'exaspérer. Pourtant que de fois s'était-elle confiée à lui, lorsque son frère passait plusieurs semaines sans paraître à

Terrefort ! A ces moments-là, elle lui répétait : « Vous êtes mon seul ami... » Peut-être aurait-elle, demain matin, une lettre : l'humeur de Mone dépendait du courrier ; elle n'avait pas reçu le moindre mot, cette semaine. Dix heures sonnèrent. La jeune femme se leva :

— Il est temps que je monte, dit-elle.

Lange protesta qu'il était trop tôt, et ajouta un peu lourdement :

— Si c'est pour nous laisser seuls, Maryan et moi, nous n'avons rien à nous dire. Vous ne nous gênez pas du tout.

Elle assura, en riant, qu'elle n'y mettait pas tant de délicatesse :

— Mais croiriez-vous que je dépends du domestique et de mon beau-frère ? Je ne peux monter seule jusqu'à ma chambre : Il faut me porter. Et je crains de faire veiller ce pauvre homme.

— Mais vous pouvez rester ce soir,

dit Maryan (qui voulait montrer à Lange qu'il ne souhaitait pas non plus de demeurer seul avec lui). Je vais dire au domestique de se coucher, Lange le remplacera... Tu verras, c'est très facile.

Mone s'étendit, reprit son livre. Inquiet de tout, Lange se demandait s'il serait assez fort pour monter la jeune femme au premier étage. Maryan, assis dans l'ombre, ne lisait pas. Il écoutait le vent de la nuit, surveillait les battements de son cœur, regardait ces deux êtres qu'il avait réunis dans ce salon et dont il se sentait aussi éloigné que s'ils eussent été de l'autre côté de la mer. A dix heures et demie, Mone se leva.

— Voici comment il faut faire, dit Maryan. Accroche ta main gauche à ma main droite. Les deux autres mains feront le dossier. Tu y es ?

Sous le poids de Mone, Maryan sentait les ongles de Lange pénétrer dans sa chair. Les bougeoirs étaient allumés sur le palier.

IV

Lange finissait de se déshabiller, lorsque Maryan l'appela à travers la porte et sans attendre de réponse, entra. Il ne regardait pas Lange qui avait revêtu en hâte son pyjama. Il dit :

— Je venais voir s'il ne te manque rien.

— Mais non... Je sens que je vais bien dormir : je tombe de sommeil.

— C'est vrai, dit Maryan, tu as les yeux d'un enfant qu'on menace du marchand de sable... Et pourtant j'avais des choses à te confier...

— Demain ! demain ! interrompit Lange. Bonsoir.

Maryan cherchait à piquer la curiosité de son ami. Alors il se souvint de ce qu'il avait vu dans le clocher.

— Si tu savais ce qui m'est arrivé, cette après-midi...

Il ricanait, le sang au visage.

— La porte du clocher était ouverte...

Il commença son histoire, vite, le regard trouble de Lange fixé sur le sien et soudain, éprouvant de la honte, il s'interrompit :

— Je ne sais pas pourquoi je te raconte cette saleté. Ce n'est pas de cela que je voulais te parler. Je voulais te dire... t'avouer que j'étais déçu par cette première journée.

— Nous n'avons pas été assez sublimes ? demanda Lange, moqueur.

— Oh ! tu penses aux projets que je t'avais exposés dans ma lettre ? Mais non : dès que je t'ai revu, je me suis rappelé qu'avec toi on ne parlait guère

de l'essentiel. Quand je suis loin de ceux que j'aime, je leur prête mes goûts ; en pensée, je discute avec eux et leur souffle des propos que dans la réalité ils sont bien incapables de tenir.

Lange fut vexé et assura qu'il n'y avait que Maryan pour trouver de ces gentillesses.

— Non, ne te fâche pas, mon vieux. Tu es intelligent, je le sais, mais tu n'as pas le goût des idées... Ce n'est pas cela qui m'a déçu... Lange, écoute, je te laisse dormir ; mais il faut d'abord que je te pose une question.

Lange étouffa un bâillement.

— Je voudrais savoir... Toi et Mone.. ce que vous avez dit de moi...

— Non ! mais quel orgueil ! crois-tu qu'avec ta belle-sœur nous n'avons su trouver d'autres sujets de conversation ?

Lange était accroupi sur le lit ; des

cheveux en désordre ombrageaient sa figure mince. Une fureur, accumulée depuis le matin, envahit Maryan ; il ne put se retenir de braver ce camarade chétif.

— Mais bien sûr ! Je suis ce qui vous intéresse le plus. Que vous le vouliez ou non, un être comme moi remplit les existences auxquelles la sienne est mêlée. Vous convergez vers moi. C'est moi, le fleuve ; et vous, de pauvres affluents qui m'apportez des débris, des charognes, de la boue. Si j'en peux être troublé d'abord, je finis par m'enrichir de tout ce que vous charriez...

Lange redoutait par-dessus tout ces crises de fureur ; et l'inquiétude l'emporta sur sa colère.

— Ne crie pas si fort, tu vas réveiller ta belle-sœur. Là, calme-toi. C'est entendu ; tu es tout, nous ne sommes rien...

Maryan regardait dans le vide ; et brusquement :

— Qu'avez-vous dit de moi ? Mone t'a raconté des choses...

— Je te jure que non. Va dormir, tu as besoin de repos.

— Si ! je vous ai vus parler de moi.

Lange demanda avec quels yeux on pouvait voir les gens parler de telle ou telle personne.

— Je vous ai vus à travers la vitre. Je pourrais te répéter, mot pour mot, bien que je n'en aie rien entendu, les sales histoires que te racontait Mone.

Lange était ennuyé. De vraies larmes coulaient sur les joues de Maryan. Comment le calmer ? Le vent pluvieux agita la plaque de la cheminée ; une persienne claquait. Il ne dormirait pas cette nuit. Qu'était-il venu faire dans cette galère ? D'abord apaiser Maryan, et qu'il regagne son lit...

— Pourquoi pleures-tu ? A cause de Mone ? En tout cas, je puis t'assurer que tu as raison de croire à la grande place que tu occupes dans sa vie. Elle t'aime bien.

— Elle t'a dit qu'elle m'aimait bien ?

Maryan se jetait sur cette parole avec une avidité qui agaça Lange.

— Elle me l'a laissé entendre, dit-il.

Maryan ne pleurait plus. Il se frottait les mains, marchait dans la chambre et répétait :

— Oui, elle m'aime bien, je le sais, j'en suis sûr. Même quand je l'exaspère, c'est une forme de sa tendresse pour moi. Naturellement, elle adore trop Robert... mais sans cela...

Ces propos irritaient Lange. Dire que Maryan croyait qu'on pût jamais l'aimer ! Il ne se contint plus :

— Eh bien, moi je suis persuadé qu'autant qu'elle aime son mari, elle

serait heureuse d'être intéressée par un autre sentiment, d'être consolée...

— Je le pense aussi... N'est-ce pas, je ne dois pas désespérer ? Elle finira un jour par être touchée... Ce jour-là, que devrai-je faire ? Car enfin, c'est ma belle-sœur. Et j'aime bien Robert, tu sais ! malgré ses taquineries. Je l'admire ; c'est même inouï : je suis fier de ses maîtresses ! Pourtant, si je plaisais à Mone...

Il ajouta puérilement :

— Tu parles d'une tragédie classique !

Lange exaspéré, ne put se tenir de l'interrompre :

— Tu dérailles. Elle t'aime bien, mais c'est d'un autre ordre. Je peux bien te le dire : ce qui l'agace en toi (et elle reconnaît que c'est injuste de t'en garder rancune), c'est que tu occupes auprès d'elle une place qui pourrait être tenue par quelqu'un...

Quelle expression comique a-t-elle employée ? Elle m'a dit la tenir de son mari... Ah ! oui : par quelqu'un de comestible...

Comme son camarade blêmissait, il corrigea :

— Elle voulait dire : par quelqu'un qui ne fût pas son beau-frère.

Maryan, fou de rage, n'éleva pourtant pas la voix :

— Tu mens : elle n'a pu te dire cette saleté. Mais tu obéis à l'espèce de mission que tu remplis auprès de moi depuis toujours. Il s'agit de me persuader qu'on ne peut pas m'aimer, que je ne peux pas être aimé, que je ne serai jamais aimé. Oui, oui, c'est à pouffer de rire, et je n'oserais le répéter à personne ; mais si j'ai commis cette folie d'entrer au séminaire, si j'ai commencé la vie par cette erreur, tu en es seul responsable.

Lange protesta qu'il avait fait l'impossible pour le retenir. Mais Maryan lui coupa la parole :

— Si ! C'est toi qui m'as mis cela en tête, dès le collège. C'est incroyable et pourtant vrai qu'un être aussi médiocre que tu l'es peut agir puissamment sur une destinée comme la mienne. Ce pouvoir que je t'ai donné sur moi, quel mystère ! Et pourtant, je l'ai voulu. Il n'existe pas en nous une âme pour sentir et une autre âme pour vouloir. La même âme agit et chérit ; la volonté se confond avec le désir... Qu'est-ce que tu fais ?

Lange avait sauté de son lit, ouvert l'armoire ; et il entassait du linge dans sa valise. Il dit, sans se retourner :

- Je partirai demain matin. Il y a un train à huit heures.

Maryan se pencha vers lui, voulut le relever de force :

— Mon vieux, tu me connais. Pardonne-moi ; tu m'as poussé à bout : montre un peu de patience.

Lange secoua la tête :

— Tu diras qu'on attelle pour le train de huit heures. Je t'assure, cela vaut mieux. Tu diras à ta belle-sœur que j'ai eu la fièvre, que j'ai craint de tomber malade ici... Enfin ce que tu voudras.

— Reste, Lange. Nous sommes mal partis. Recommençons, comme si rien ne s'était passé.

Mais Lange qui avait regagné son lit, se tourna du côté du mur. Maryan demeura quelques secondes au milieu de la chambre, le bougeoir à la main. Il appela encore son ami, mais ne recevant aucune réponse, il sortit.

Le vent avait ouvert une fenêtre du couloir. La bougie s'éteignit. Maryan gagna à tâtons sa chambre, se désha-

billa se mit en boule sous les draps glacés. Que cette chambre de campagne était triste ! La pluie fouettait les vitres ; elle achevait de tuer les lilas transis, et le vent pleurait, se taisait, reprenait, comme la voix d'un être qui s'éloigne, revient sur ses pas, cherche un amour perdu : « Elle et lui respirent dans cette maison. Je les tiens dans cette arche enlisée. Nous devions lire, méditer, jouer du Bach. Je me servais d'eux en esprit ; je les voyais souples, dociles à mes désirs ; me comprenant, me suivant jusqu'où je souhaitais de m'élever. Mais non, ils se moquent de moi, ils me méconnaissent, me méprisent. Je sais bien qu'il n'y a pas qu'eux au monde. D'autres m'aimeraient peut-être. Est-ce une folie de croire qu'en eux toute l'humanité me repousse ? Je le sais. Je susciterai chez tous les êtres la même risée. A quoi bon vivre ?

Pour comprendre. Pour comprendre quoi ? Moi ; le monde ; Dieu. Mais je serai toujours détourné par mon cœur. Il faudrait d'abord me séparer de mon cœur, ou l'apaiser, ou le réduire ; — ou qu'il trouve son assouvissement dans l'objet même de ma recherche : Dieu. Mon Dieu... »

Il répéta les formules de la prière. Mais sa pensée se débattait dans le vide. Il ferma les yeux, dans l'espoir que l'image adorable émergerait du plus profond de son être ; rien ne parut.

L'aube l'éveilla. Il courut, pieds nus, jusqu'au grenier où étaient les chambres de domestiques et avertit le cocher à travers la porte, qu'il devait atteler pour le train de huit heures. Il se recoucha, s'efforça de retrouver le sommeil et perdit l'esprit jusqu'à ce qu'il fût réveillé par la voix de Lange qui demandait s'il pouvait entrer.

— La voiture est devant le perron. Ne t'inquiète pas de ce qui s'est passé. J'ai été très content de venir. Excuse-moi auprès de ta belle-sœur. Surtout ne te lève pas, ne te dérange pas...

Maryan, dans le demi-jour que filtraient les persiennes considérait Lange. Il mesurait, d'un œil lucide, ce corps étique. Comment avait-il pu donner de l'importance à ce garçon ? Il lui serra la main d'un air indifférent que l'autre avait tort de croire feint.

Il entendit claquer la portière avec un sentiment de délivrance, s'habilla et, encore somnolent, traversa la cour. Cette matinée de printemps, les verdures acides sous un ciel ténébreux d'orage, les lilas pleins de pluie, toute l'enfance du monde menacée, — que cela l'eût enchanté naguère! Son âme n'aurait été qu'un cantique à cet azur trouble, à ce soleil sans cesse disparu

et renaissant. Mais non, il descendait vers la terrasse, le cœur fermé. Pas plus que les êtres qu'il avait chéris, le monde ne pouvait maintenant l'atteindre. La nature n'avait jamais été pour lui la rivale de Dieu. C'était au contraire en Dieu qu'il la retrouvait, qu'il jouissait d'elle ; et soudain il comprit que parce qu'il avait perdu Dieu, il avait aussi perdu les créatures. Mone, Lange, tout l'univers visible, il ne les avait jamais rejoints qu'en partant du Christ. Depuis que cette Face en lui s'était effacée, les êtres vivants et inanimés ne lui apparaissaient plus que comme un amas de déchets, de détritus informes. Rien n'émanait plus de Dieu. Mone ? Lange ? deux moustiques, deux mouches entre des millions d'autres sans cesse anéantis et renouvelés. Comment vivre désormais ? Il perdait pied dans une création sans Créateur, — dans un monde qui

ne portait plus la croix à son centre, — un monde où le péché était irrémissible puisque aucune place n'existait plus pour le repentir, ni pour le pardon, ni pour le rachat. Que vaut cette passion de connaître, si nous sommes assurés qu'il n'y a pas d'histoire humaine, que le drame humain ne se joue pas, qu'aucune partie n'est engagée avec notre éternité pour enjeu ? Maryan ressemblait à cet enfant qui a cru voir, dans la forme des nuages, une adorable figure ; et soudain le nuage se défait, la figure s'efface. Ainsi le monde avait à ses yeux préfiguré une béatitude infinie ; mais il se détruisait soudain ; et les apparences ne masquaient plus le néant. Il n'y a donc rien de plus en nous que nous-mêmes ? L'univers porte en soi toute la raison de son existence ?

Maryan demeura longtemps devant

les collines où glissaient des ombres de nuées. Et soudain le soleil mourait et elles s'emplissaient de tristesse. Le vent faisait courir des reflets de moire à la surface des prairies. Un grondement d'orage répondait à un ramier roucoulant. La pluie, autour du désespéré, soudain crépita. Il remonta vers la maison, avec sa veste sur la tête. Mone était assise en robe de chambre dans la salle à manger. Il fut choqué par son geste, qu'il trouvait vulgaire, de tremper du pain grillé dans le thé. Elle lisait une lettre et leva vers Maryan un visage sali de bile, mais heureux :

— Robert arrive ce soir, par le train de six heures. Il passera ici toute la journée de dimanche et ne repartira que lundi matin. Votre ami n'a pas fait long feu... Vous vous êtes disputés ?

Mais elle écoutait à peine les expli-

cations confuses de son beau-frère. Elle se moquait bien de Lange! Robert allait passer avec elle toute la soirée, toute la nuit, toute la journée du lendemain, et encore une nuit.

— Je vais me recoucher, dit-elle, pour être tout à fait d'aplomb, ce soir... Je déjeunerai au lit. Tant pis! une fois n'est pas coutume : je me droguerai, je veux être brillante.

Maryan contemplait avec dégoût cette joie. Elle crut qu'il était jaloux et lui demanda s'il n'était pas content de voir Robert.

— Mais je suis content.

— Alors c'est le départ de votre ami qui vous chagrine? Je ne voudrais pas vous froisser, ajouta-t-elle en riant, mais vous savez, il n'en vaut pas la peine ; vous vous faites des illusions...

Il secoua la tête.

— Vous me disiez qu'il vous admi-

rait, insista-t-elle. C'est vrai, d'ailleurs. Mais savez-vous ce qu'il trouve en vous de plus extraordinaire ? Je vous le donne en mille ! Eh bien ! c'est qu'un fils Maryan, qui pourrait entrer dans la maison Maryan et tenir le haut du pavé, méprise de tels avantages. Au fond, c'est un snob de la pire espèce, votre quincaillier !

La petite bourgeoise, l'élève du Conservatoire « qui n'était pas d'une bonne famille » avait, du premier coup, discerné chez Lange les sentiments qu'elle-même éprouvait.

— Il sait tout de même ce que je vaux... interrompit Maryan.

— Oui, dit-elle, il vous trouve sublime... trop sublime ! Il m'a avoué — vous ne vous fâcherez pas ? — qu'il n'a presque jamais le courage de lire vos lettres jusqu'au bout. Bon ! voilà que je vous froisse ! mais ce que je vous

en dis, c'est pour que vous ne vous montiez pas la tête à propos de ce garçon.

Maryan protesta qu'il n'était pas fâché. La campagne ruisselante reflétait le ciel. L'eau de pluie, pleine de rayons courait dans la boue des allées. Les peupliers verts se détachaient sur un fond fumeux d'arbres plus tardifs. Il sortit de nouveau. La boue alourdissait ses souliers.

« — Elle va se coucher, se droguer, se peindre, pour que ce soir Robert ne trouve pas au gîte une femelle malade. Lange ne lisait pas mes lettres jusqu'au bout. Les êtres sont ce qu'ils sont... L'étrange passion que celle de transfigurer ces éphémères! Mais que n'ai-je voulu transfigurer? »

Il avait franchi le portail. La route était plus sèche que les allées. « Aucune place pour moi dans un monde sans

Dieu. Je n'ai jamais su que voler de Dieu au monde. Je me moque de ce qui est physique. Ce qui est donné ne m'intéresse pas. » Un groupe d'enfants du catéchisme passa dans un bruit de galoches ; et ils riaient d'un air sournois en le regardant. De chaque côté de la route, les ceps encore nus, pareils aux croix d'un cimetière à l'abandon, émergeaient de la terre que la pluie empêchait de labourer et où l'herbe poussait dru. Ces ceps ressemblaient à des croix, mais ils n'étaient pas des croix. Maryan avait cru voir partout la croix, mais ce qu'il avait pris pour l'Arbre du salut, soudain se défaisait, se tordait, comme ces ceps informes. Aucune autre loi que le retour à la poussière. Aucun autre espoir que celui de ne plus penser, de ne plus sentir ; au moins pour ceux qui comme Maryan n'ont rien à attendre, rien à espé-

rer du plaisir ; justement, la porte du clocher était ouverte où il avait vu deux bêtes honteuses et pressées. Cela vaut peut-être la peine de vivre. Mais cette chose n'est pas pour lui. Qu'en a-t-il connu jusqu'à aujourd'hui, le misérable enfant solitaire ?

Il s'arrêta au tournant de l'escalier où, la veille, haletaient deux êtres humains. Il monta plus vite, sortit enfin de l'humide nuit des vieilles pierres sur une plateforme inondée de soleil. Un souffle violent sifflait à ses oreilles. Il se pencha, vit en esprit son corps écrasé contre les tombes, ou empalé sur l'une de ces croix dont le vent agitait les vieilles couronnes. Mourir, ne plus appartenir à ce monde confus qu'aucun être n'avait inventé, qu'aucun Dieu n'avait voulu. Ne plus jouer ce personnage dérisoire dans un drame qui n'existait pas. Ne pas rentrer dans la

maison vide où Mone, jouissant en esprit de la nuit qui vient, prépare ses forces. Il se rappela cette femme qui s'était jetée du haut des tours de la cathédrale, — cette loque humaine qu'il avait entrevue. Le gardien avait dit : « Je ne me méfiais pas ; elle ne se penchait pas ; elle était assise sur le parapet ; elle tournait le dos au vide ; et soudain elle s'est renversée... »

Maryan tourne le dos au vide. Il s'efforce de l'oublier, se hisse, s'assied sur le parapet. L'orbe de l'horizon l'entoure comme d'immenses bras. Il s'abandonnera comme si ces bras sombres étaient ouverts derrière lui et qu'il dût s'appuyer à une chaude poitrine. La pierre brûle ses mains. Il ferme les yeux, se recueille. Ses mains se détachent du parapet, il se renverse un peu. L'horizon chargé de landes et de pins s'est peut-être rapproché jusqu'à le sou-

tenir. Oui, il est comme soutenu, enveloppé, embrassé. Les bras de l'horizon, assombris de labours, de landes et de vignes le poussent en avant. Le voici debout sur la plateforme ; mais ses yeux clos encore contemplent cette lumière intérieure qui remplissait de joie le vieux Tobie aveugle. Et la Face en lui resplendit qu'il n'espérait plus revoir : « C'est Moi, ne craignez point. »

Maryan n'est pas seul. Il est sûr de n'être pas seul. Il est aimé, et avec lui tout le genre humain. Il est racheté, il est sauvé, et tout le genre humain, et tout ce qui vit, et la matière même qui ne bouge pas. « J'attirerai tout à Moi. » *Omnia* : tout! tout! Maryan, en dépit de sa joie, passe la main sur sa figure, secoue la tête. A chaque retour vers Dieu, mille objections toujours le harcèlent. Ce qui n'avait plus d'importance, la Foi partie, en reprend

soudain ; et il est de nouveau inquiet de résoudre e problème du mal. Et tout à la fois il faudra penser à l'authenticité du quatrième Evangile, expliquer le silence de Flavius Josèphe touchant le Christ ; il faudra... il faudra...

« Mais non, mon enfant, aucun de mes mystères n'est terrible, dit la Voix. Sache découvrir dans les plus redoutables les ruses de mon amour. De quoi te troubles-tu ? du péché originel ? Ne vois-tu pas qu'il fallait que tout le poids fût porté par la race des hommes, pour qu'en soit exempt chacun de vous en particulier ? J'ai condamné la race, afin de sauver l'individu. La race, ce grand coupable sans nom et sans visage, je l'ai chargée de vos iniquités, Pierre, Jacques, Jean, Simon, Bernard, Paul, André, Henri, François et vous tous, mes fils bien-aimés qui avez un corps, une figure et un prénom. Soutiens la

pensée de l'Enfer sans frémir ; comprends-moi : il ne fallait pas que la partie fût gagnée d'avance. Rien n'est gagné d'avance. Mais tout sera gagné à la fin des temps, par cette humanité avec laquelle Je suis ; — le camp dont je suis ne peut pas perdre. J'ai été avec vous jusqu'à revêtir la chair la plus souffrante qui ait jamais été au monde. Tu dis que tu as honte de ta chair ? Songe qu'il n'est rien en toi qui ne soit nécessaire pour créer l'enfant que j'aime, qui ne ressemble à aucun autre. O destinée unique de mon enfant ! Je suis le Dieu qui n'a pas voulu qu'il existât dans tout l'univers deux feuilles semblables. Mais je t'aime jusqu'à exiger que tu coopères à ta création. Je te fournis les éléments : l'or le plus pur, la plus triste boue. Découvre ton secret ; utilise le pire et le meilleur de toi-même pour l'achèvement de cette

âme que tu remettras entre mes mains, à l'heure de l'*in manus tuas, Domine...* »

Ainsi sur la route qu'a séchée le vent, Maryan se parle à lui-même et déjà, à son insu, falsifie la parole de Dieu. Il pense à l'organisation de sa vie. Comme le voilà riche tout d'un coup! Rien en lui qui ne puisse servir : créer son âme, c'est l'œuvre essentielle ; mais il est une autre œuvre qui préfigure celle-là, ou plutôt qui la révèle aux yeux des autres hommes : « Ecrire! écrire! et que mes livres soient le commentaire de l'âme qu'à chaque instant je me crée ; qu'ils en épousent les méandres ; qu'en eux je reconnaisse mon visage le plus secret. S'il existe dans mon œuvre des traces de sanie et de pus, je chercherai au fond de moi l'ulcère. »

Maryan s'aperçut à peine qu'il était rentré, qu'il s'était mis à table ; Mone déjeunait dans sa chambre. Il mangeait

et ne savait pas ce qu'il mangeait. Il vit dans la glace le domestique se toucher le front ; une servante se réfugia à l'office pour rire. Maryan but d'un trait un verre de vin pur (tant il avait peur de n'être plus exalté !) La cafetière qu'il allait vider l'aiderait encore à planer une heure ou deux ; et de nouveau il faudrait se débattre au milieu des êtres d'en bas qui ricanent. Il rêve de cet abri : les ordres religieux ; le hâvre inespéré où laisser croître, loin des hommes, ses ailes d'ange, ses ailes de géant. Maryan marchait à travers le salon. « Mais pour créer son âme selon le modèle de François ou de Dominique, ou d'Ignace, il faut tenir compte de tout le donné. Comment étoufferai-je mon cœur, moi qui ne me souviens pas, depuis mon enfance, de m'être un seul jour interrompu d'aimer ? L'étoufferais-je d'ailleurs, ce cœur,

reste mon œuvre sur laquelle mes supérieurs se croiraient des droits. Aucun artiste, au fond, aucun homme vivant de la vie de l'esprit n'accepte d'être jugé. Ils feignent de s'y soumettre, mais savent dans leur cœur que ce sont eux les uniques juges — et que le monde leur appartient... »

Ainsi délire cet orgueilleux : comme il est loin du Maître humble de cœur ! Mais il ne le sait pas.

Un vent faible gonfle à peine les rideaux de cretonne. La prairie verte et jaune est immobile. Les lents nuages glissent vers le Nord. Dans ce fragment de monde que découpe la fenêtre ouverte, il n'est rien où Maryan ne découvre une image de son Dieu, une ombre, un vestige.

Maryan reporta les yeux sur sa table désordonnée. Parmi les livres et les

revues, une page était à demi couverte de notes, de ratures. Immobiliser devant cette table son corps, assujettir à une méthode la pensée la plus impatiente, le cœur le plus insatiable, — et surtout ne point permettre que ce cœur malade corrompe cet esprit, un tel effort paraît à Maryan surhumain. Se résignerait-il jamais aux longues étapes d'une recherche sans espérance ? De nouveau, il regarda le ciel comme un homme qui guette un présage. Mais il n'y découvrit pas le terrible « chemin court » qui, bien des années plus tard, lui serait proposé pour atteindre Dieu. Il ne vit pas en esprit cette tranchée dans la terre où, quelques secondes avant l'assaut, quelques minutes avant d'être abattu, il répéterait à mi-voix la plus belle parole que la guerre ait inspirée à un homme près de mourir : « Enfin ! je vais savoir. »

TABLE

Préface VII
Coups de couteau..... I
Un homme de lettres..... 61
Le démon de la connaissance..... 135

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 28 MARS 1929
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

a

ŒUVRES
DE
FRANÇOIS MAURIAC

La Robe prétexte	12	»
L'Enfant chargé de chaînes roman	12	»
Le baiser au Lépreux . . .	10	»
Le Fleuve de feu	12	»
Genitrix	10	»
Le Désert de l'Amour . .	12	»
Thérèse Desqueyroux . .	12	»
Destins	12	»

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

IMP. GROU-RADENEZ, 11, RUE DE SÈVRES, PARIS. 30440 — 2-29

PQ2625. A93T7

[redacted]

a39001 003950824b